

MATHIEU MAENDER

GORÉE



Texte intégral

Copyright 2013 © Mathieu Maender
www.le-cretin-transnational.ch

allumage@le-cretin-transnational.ch

Le roman "Gorée" a fait l'objet d'un dépôt sous
contrôle d'huissier. En reproduisant tout ou une
partie de cette œuvre sans autorisation, vous vous
rendez passible du délit de contrefaçon.

Les images utilisées ainsi que la police d'écriture
sont dans le domaine public.



*Aux nostalgiques
que la mer attrape...*

PREMIÈRE

PARTIE

1

Il y a l'amour de l'homme, la terre et la mer.

Sur la berge du port, un vieux marin était assis et rangeait son filet dans la lumière du soir. Ses gestes étaient vifs et adroits, menés par des années d'expérience. Au contour d'une ruelle surgit un jeune homme bien habillé, le regard dans la vague, perdu vers l'horizon. Choisisant un banc non loin du marin, il s'assit pour contempler la rade.

Le pêcheur se retourna et l'observa, à la fois irrité et curieux. Voyant que le jeune homme contemplait l'océan, il humecta ses lèvres sèches, et dit :

— La mer est une maîtresse bâtarde.

Un sursaut de surprise fit pivoter le jeune homme. Perdu dans sa rêverie, il n'avait pas aperçu le marin, derrière ses cageots de pêche.

— Pourquoi dites-vous cela ? La mer est belle.

— Oh, pour être belle, elle l'est ! Mais si vous ne connaissez pas ses caprices, alors vous ne pouvez mesurer l'entièreté de sa puissance. Et mesurer sa puissance, c'est la connaître dominatrice dans ses vents, rebelle dans ses calmes, catin dans ses vagues !

— Tout cela, je le sais. Je le vois bien lorsque la tempête s'écrase sur nos rivages.

Le vieux eut un sourire.

— Alors vous ne le savez pas. On ne sait rien de la mer ainsi

– on le vit.

Depuis ce jour, Julien d'Allencours contemplait la mer et rêvait de partir pour la connaître mieux.

2

En 1772, avant la guerre d'indépendance des États-Unis d'Amérique et la révolution française, la Compagnie Royale d'Afrique, basée à Marseille, faisait construire beaucoup de ses navires à Lorient et le commerce avec le Sénégal y transitait. C'étaient des temps troubles et calmes, comme annonciateurs des tempêtes à venir dans l'histoire de l'humanité. La Compagnie Perpétuelle des Indes avait mis la clé sous la porte et la richesse de la ville portuaire n'était que l'ombre de ce qu'autrefois elle avait été. Sous l'égide de Brest, son chantier naval avait été transformé pour concevoir les vaisseaux de guerre les plus performants du monde.

C'était aux portes du chantier, dans un petit appartement perché sous les toits, loué pour quelques liards, qu'habitait Julien d'Allencours. Il était comptable, tout comme son père avant lui, et travaillait à la magistrature de la ville.

Julien vivait seul. Ses parents, originaires de la région, étaient partis à la capitale, où son père et un de ses amis avaient ouvert un cabinet prospère. Il avait longtemps pensé à les suivre, mais ne pouvait se résoudre à quitter la proximité de la mer avec laquelle il avait grandi. Julien avait donc repris le travail laissé vacant par son père, s'était trouvé un endroit où vivre et se nourrissait de solitude.

Il avait hésité de nombreuses fois à quitter sa ville natale pour s'engager sur les grands chemins et rejoindre les personnages des livres. Car Julien ne savait pas grand chose sur

les gens qui l'employaient. Il ne savait pas grand chose sur sa ville en bord de mer. Il ne savait pas grand chose sur la mer non plus. En résumé, Julien ne savait rien.

Lorsqu'il achevait ses journées de travail, il allait souvent marcher dans le port ou sur les berges, sans but précis. Il continuait sa ballade jusqu'à être totalement imprégné de l'odeur du large, parfois transi de froid sous les neiges d'hiver. Là-bas, c'était l'océan, c'était le vide et la simplicité. Julien était attaché à cette ancienne habitude : la liberté, c'est la solitude.

Chaque fois qu'il quittait son travail, Julien se disait que c'était un mensonge.

Chaque fois qu'il allait au bord de l'eau, Julien se disait que c'était une vérité.

Au bord de l'eau, Julien rêvait de liberté.

Et la liberté le faisait songer aux voyages.

3

Un beau jour d'avril, Julien reçut une lettre de son père qui le fit se plonger dans une énigmatique attente.

Elle lui apprenait que sous un ciel parisien d'un gris morne, Monsieur d'Eurveilher, un collaborateur du cabinet, était mort d'un accident de la circulation alors qu'il se rendait à son bureau. Il laissait derrière lui sa femme, son jeune fils et sa fille. Monsieur d'Allencours avait été bouleversé par la nouvelle et avait tout de suite décidé de prendre les choses en main pour soulager la chagrin de Madame d'Eurveilher. Il avait envoyé le fils dans une maison d'amis de Paris et avait pris pour un temps la fille sous son toit. La famille d'Eurveilher était originaire du nord et organiser la cérémonie d'adieu était fastidieux et demandait beaucoup de temps, aussi Madame d'Eurveilher n'avait-elle pu que se résoudre à suivre les conseils avisés des d'Allencours. La cérémonie n'aurait lieu qu'une semaine plus tard et son père, visiblement ébranlé par cette triste nouvelle, voulait se changer les idées.

Cela faisait longtemps que François d'Allencours n'était pas venu rendre visite à son fils. Julien ne fut donc que peu surpris d'apprendre que son père viendrait à Lorient dans le courant de la semaine et passerait quelques jours en sa compagnie. Sa mère en revanche, resterait à la capitale pour épauler la femme du défunt.

Julien ne fut ni heureux ni déçu par cette nouvelle. Il ne connaissait que vaguement Monsieur d'Eurveilher, un gros

bonhomme ventripotent sans cesse essoufflé comme s'il avait couru sa vie durant. Ce qui l'intrigua davantage fut la promptitude de la lettre de son père. Leurs rapports s'étaient ternis au fil du temps. Ils n'avaient gardé qu'un vague contact, faute de pouvoir se voir directement, comme le font de vieux amis n'ayant plus rien à se dire.

4

Le jeune homme se questionna toute la semaine au sujet de la nature de cette visite.

La diligence arriva le samedi un peu avant midi sur la place que dominait l'appartement de Julien. Il entendit les chevaux s'arrêter et descendit sans se presser pour accueillir son père.

Il s'était habillé pour l'occasion : lorsqu'ils se rencontraient, ils avaient coutume d'aller au restaurant manger et discuter pendant des heures. Son père lui parlait de son travail et Julien disait combien il désirait voyager. Monsieur d'Allencours connaissait aussi bien son fils que le fils connaissait le père – il savait que Julien était un grand rêveur, et que ses rêves n'étaient pas faits pour devenir réalité. Lorsque son père repartait, Julien était éreinté et se disait à chaque fois qu'un tel dialogue, où chacun n'écoutait que pour pouvoir parler ensuite, n'avait aucun apport et qu'il aurait eu meilleur temps de partir vraiment.

Mais la froideur pragmatique et le sens du devoir de Monsieur d'Allencours le retenaient. Pendant quelques jours, il se sentait investi d'un sens nouveau du travail, puis ses rêves reprenaient le dessus, l'englobaient comme un cocon protecteur au sein duquel il pouvait se mouvoir à sa guise.

Lorsqu'il franchit le portail de la maison il vit son père aider une jeune fille à descendre et se sentit déplacé. Il avait l'habitude des événements bien planifiés et détestait être pris au dépourvu.

— Julien ! Lança son père, qui l'avait aperçu. Vient donc nous saluer.

La jeune fille portait une robe légère et souriait. Elle avait un beau visage où se lisait le chagrin. Julien l'identifia tout de suite à la couleur châtain de ses cheveux, aux larmes dans ses yeux. C'était Arielle d'Eurveilher. Son père lui avait parlé d'elle dans plusieurs lettres déjà, mais il n'y avait pas prêté une grande attention.

Ils allèrent tous trois dans un restaurant qui dominait les quais et duquel on apercevait Port-Louis au loin.

— J'ai proposé à Arielle de prendre ses distances avec sa famille le temps que les choses s'améliorent, expliqua Monsieur d'Allencours.

Arielle se tourna vers Julien et esquissa un pâle sourire.

— Tout est si beau ici. Si libre. L'air est pur et la vue est belle. J'aime cette ville et son port.

Julien lui rendit son sourire.

— C'est pour ça que j'y reste. Je n'ai pas pu me résoudre à rejoindre Paris.

— Ça se comprend.

Le silence s'installa quelques instants. Puis Monsieur d'Allencours lança ses habituelles questions : comment allait le travail de Julien à Lorient ? Avait-il rencontré quelqu'un ? Ou en étaient ses soifs de science et d'art ?

— Continues-tu à rêver de voyages ?

— Oui, mais cette fois-ci, c'est différent. Je rêve de partir loin de la France. Par la voie des océans.

Comme tous les hommes, Julien voulait voir le monde. Et comme tous les hommes avant lui, il restait ancré au récif de son

passé, peinant à se libérer de ses chaînes. Mais quelque part, Julien savait que s'il partait un jour, c'était moins par curiosité des choses à découvrir que par ennui de celles qu'il quitterait alors.

5

Le repas fini, ils allèrent se promener à la pointe de Saisy, petit havre de paix aux portes de la mer que la ville n'avait pas englouti. Arielle marchait devant, jouant avec le vent du sud qui soulevait ses cheveux.

Julien la trouva belle ainsi, à tromper son chagrin. À ses côtés, son père gardait le silence et semblait les observer tous deux.

— Je vais repartir sous peu, finit-il par dire. J'ai beaucoup à faire pour le cabinet.

Il marqua une pause, le temps que Julien lui porte toute son attention.

— Je pense qu'elle pourrait rester ici quelques jours. Pour se changer les idées. Elle rentrerait à la fin de la semaine avec la diligence.

Voyant que son fils ne disait rien, il continua :

— Tu pourrais la loger chez toi, dans la chambre d'amis que tu n'utilises pas – elle ne t'importunerait pas. Elle se promènerait, lirait. Et elle joue de l'accordéon à merveille.

Julien se contenta de hocher la tête. Il fut lui-même étonné de son calme face à cette proposition, comme s'il s'y était attendu sans le savoir.

Le soir venu, Monsieur d'Allencours déclara devoir partir tôt le lendemain. Il avait acheté un cheval et parcourrait seul le

chemin pour Paris.

Il fut convenu qu'Arielle resterait trois ou quatre jours. Le cocher de la diligence des d'Allencours serait hébergé aux écuries de la ville et se tiendrait prêt à la ramener quand elle le désirerait.

— Je me ferai discrète, chuchota-t-elle à Julien lorsque François d'Allencours fut couché. Tout ce que je veux, c'est profiter du calme et me tenir loin de tout. Et puis votre père est si bon – je n'ai pas pu refuser sa proposition. Je ne vous importunerai pas.

Julien voulut lui dire qu'elle ne le dérangerait pour rien au monde – qu'elle ne le pouvait pas, bien au contraire. Mais le moment passa et sa langue était comme un morceau de plomb dans sa bouche.

6

Son père partit au petit matin. Ils lui dirent adieu depuis le balcon, puis petit-déjeunèrent dans un silence troublé que ni l'un ni l'autre ne semblait vouloir briser. Julien partit travailler et Arielle retourna se reposer.

Julien se demanda durant toute la journée ce que pouvait bien faire la jeune femme. Il avait de la peine à se concentrer sur son travail et s'énerva presque l'après-midi finissant.

De retour chez lui, il trouva Arielle sur le balcon, un livre à la main. Elle arrêta sa lecture et le complimenta sur le choix de son appartement, bien placé selon elle, pour profiter pleinement du vent provenant de la mer et de sa pureté.

Julien ne sut que dire. Comme toute autre chose dans sa vie, il avait choisi son logement sans se soucier du détail. Il savait que son intérêt personnel était pauvre, qu'il vivait dans la désillusion du rêve que son manque de passion entretenait tout en étant entretenu par elle.

Il regarda la jeune femme qui lui souriait et essaya de trouver un désir en lui, dans le vide que les années de solitude avaient creusé, et n'y trouva que l'envie de partir ainsi qu'une douce mélancolie.

Il se pencha un instant sur le livre qu'il avait en cours, sans succès, et proposa à son invitée d'aller au théâtre. Elle accepta avec joie et ils se rendirent dans une salle de spectacle de la ville.

7

Lui pour qui l'évasion par l'imagination était un besoin vital, ne se rappela, une fois qu'ils furent de retour, rien de la pièce qu'ils avaient vue. Seule la présence d'Arielle obnubilait sa conscience et, quelque part, l'exaspérait malgré son plaisir d'avoir de la compagnie.

Une fois rentré, ils burent un dernier verre.

— Pourquoi avoir choisi de rester dans cette ville de bord de mer alors qu'il y a tant à faire au cabinet de votre père ?

— Parce que les immeubles de Paris sont comme les doigts d'une main qui guète le bon moment pour se refermer.

— les villes sont des monstres, conclut Arielle, et il ne sut pas si elle croyait ce qu'elle disait ou ne résumait que sa propre pensée.

8

Une semaine passa.

Entre les deux jeunes gens, une certaine routine s'installa. Ils petit-déjeunèrent ensemble puis Julien partait travailler. Arielle restait dans l'appartement, jouant de l'accordéon, lisant, écrivant quelques lettres qu'elle allait elle-même poster. L'après-midi, ils partaient parfois faire de longues promenades sur les côtes. Un jour, ils prirent un bateau qui les amena à Port-Louis, d'où ils contemplèrent les quelques navires de guerre présents dans la rade, dissertant sur l'envie de voyage.

Arielle semblait comprendre son hôte de mieux en mieux. Les efforts qu'elle faisait pour se rapprocher de Julien ne le laissaient pas indifférent, mais il n'arrivait pas à se séparer de ses bienséances et de sa réserve. L'armure impassible qu'il avait mis tant d'années à construire refusait de se briser et il en souffrait en lui-même. La jeune femme comprit qu'elle n'arriverait pas à faire céder le masque protecteur et froid qu'il présentait au monde en empruntant la voie qui unit normalement toutes jeunes personnes. Elle essaya plusieurs ruses, lui préparant des surprises pour ses retours, mais n'arriva à rien.

Le dernier jour qu'ils vécurent ensemble était morne et gris, balayé par un mauvais temps que la mer apportait. Arielle devait repartir pour Paris, où aurait lieu la cérémonie d'adieu à son père. Elle essaya d'inciter Julien à l'accompagner, mais celui-ci refusa, prétextant qu'il avait beaucoup de travail.

— J'ai vraiment aimé ces quelques jours, lui dit Arielle, alors

que la diligence qui devait la ramener à Paris l'attendait sur la place. Je vous promets de revenir vite vous rendre à nouveau visite. Mais vous savez, je dois m'occuper de mon petit frère maintenant.

Julien lui sourit, la remercia poliment pour la semaine écoulée, lui fit une fois de plus ses condoléances puis se plongea dans un silence troublé. Il aida Arielle à monter dans la diligence. Elle lui sourit une dernière fois puis les chevaux s'ébrouèrent en renâclant et la carriole partit en direction de la capitale.

Retournant chez lui, Julien ne put s'empêcher de se maudire. Il se détestait pour n'avoir pas su accueillir Arielle comme il aurait dû, pour ne pas lui en avoir dit davantage. Il aurait aimé lui faire comprendre combien il avait adoré ces jours où sa solitude avait disparue, où il avait trouvé une auditrice et une conseillère pour ses idées et ses rêves.

De retour à son appartement, il voulut lire, mais ses mains tremblaient. Dans un accès de rage il poussa tous les livres de sa bibliothèque, qui chutèrent avec fracas et formèrent un tas dans un angle de la pièce.

Il les laissa là.

9

Julien se rendit le lundi suivant de bon heure à son travail. Il prit sa place comme toujours, mais un haut fonctionnaire de l'administration se présenta bien vite à lui.

La magistrature de Lorient était en restructuration sous la pression du commandement de Brest. La surprise brilla dans ses yeux lorsque le fonctionnaire lui apprit que son poste était de ceux que l'on avait jugés superflus, et qu'il était donc licencié. L'homme, connaissant son père, lui conseilla vivement de se rendre à Paris pour l'aider à son cabinet, ce d'autant plus que Monsieur d'Eurveilher était décédé.

Le choc fut violent mais bref – puis passa.

Julien se dit qu'en fin de compte, tout était lié, que le destin lui avait offert une chance de devenir quelqu'un, de s'accrocher à la vie, à Arielle. Il n'avait pas su la saisir. Et le destin le punissait : il était licencié.

Il rentra chez lui, regarda le balcon, espérant y trouver la jeune femme, mais n'y vit que la pluie qui battait les dalles. Après s'être servi un verre, il se demanda que faire. On n'avait plus besoin de lui – de lui, le fils de Monsieur d'Allencours, respectable comptable ? L'idée l'effleura de suivre les conseils que tous semblaient lui donner, de dire adieu à la côte, à la mer, à ses rêveries, et de partir s'installer à Paris où sa place était davantage assurée. Mais un brin de fierté lui interdisait de franchir ce pas, un brin de fierté qui lui fit faire un autre choix.

Non, il avait trop rêvé. Il était trop longtemps resté dépendant de sa famille.

Son père ne devait pas être informé de son infortune. Et Arielle encore moins.

10

Pendant plusieurs jours, Julien ne fit rien. Il restait chez lui, mangeant à peine, buvant du vin. Il ne lisait plus, n'écrivait plus, ne se promenait plus. Son imagination était en panne et rien ne semblait plus pouvoir lui fournir matière à rêver. Au sol de son salon, la pile de livres le lorgnait.

À la fin de son troisième jour d'abattement, il se demanda combien de temps encore il allait pouvoir la laisser ainsi. Cette pensée l'exaspéra – il n'avait aucune envie de remettre les ouvrages à leurs places.

Alors Julien fit ce qu'il n'avait jamais fait. Un soir de beau temps, il sortit et ne se rendit ni dans les salons de la bonne société, où la nouvelle de son infortune était forcément arrivée, ni au théâtre, où il connaissait trop de monde, mais dans une taverne non loin du port.

Il commanda une bière et commença à noyer son malheur. Plusieurs marins trouvèrent étrange de voir ce jeune homme aux habits soignés boire dans leur taverne. Ils l'observaient depuis les tables et il ne semblait pas le remarquer, accoudé au comptoir, les yeux vides. Il regardait le pendule au mur et les gestes rodés du tavernier qui servait à boire. La nuit s'avancait et l'établissement se remplissait.

Une femme vint l'importuner. Elle était ivre et ne semblait plus se contenir. Elle avait envie et de savoir pour quelle raison il noyait son chagrin dans l'alcool, en solitaire endurci. Personne ne l'avait jamais vu dans les parages.

Puis, alors que Julien était sur le point de partir lassé par les racontars de cette blonde à la poitrine ample, un homme s'interposa. Il prit la femme par la taille.

— Marie, va donc cuver ton vin ailleurs !

Une fois que la femme se fut éloignée en marmonnant, le marin se tourna vers le jeune homme.

— Elle ne veut jamais embêter les gens mais c'est précisément la seule chose qu'elle fait, la catin ! Vous êtes marin ?

Voyant que Julien ne disait mot et se contentait de boire sa bière, il haussa les épaules et commanda une chope.

— Non, vous n'êtes pas marin. N'importe qui entrant dans cette taverne peut le voir à votre couleur de peau. Vous avez la teinte d'un rat qui vit derrière un mur, loin du soleil !

— Je suis comptable.

— Je le savais ! On ne peut être aussi soigné et connaître la mer ! Mais qu'avez-vous donc fait pour venir dans ce lieu mal famé ?

Julien se pencha sur son verre et but de longues gorgées. Il n'avait pas envie de répondre à cette question. Le marin continuait de le dévisager, attendant une réplique qui ne viendrait pas. Il finit par soupirer une fois de plus et se mit à parler. Ce dernier semblait brûler de raconter sa vie, la langue déliée par l'alcool.

11

— Je suis ici parce que les cales du *Récif* sont vides. Le sucre et le tabac sont partis pour alimenter la France ! À chaque fois que je vois ça, c'est un petit pincement au coeur qui me prend. Parce que j'aime bien sentir la saveur de ces denrées des Antilles dans les cales du navire ! J'y suis né, vous savez. J'y ai même grandi. Mon père tenait une plantation de canne à sucre à la Martinique. C'était avant qu'il ne disparaisse. J'avais quinze ans. Il surveillait ses esclaves dans les champs et puis d'un coup, comme ça, du jour au lendemain, nous n'avons plus eu de nouvelle de lui. Il était parti pour de bon. Ma mère et moi avons donc tout revendu et avons appareillé pour la France, afin de retrouver notre famille. Mais voila : le navire qui devait nous ramener vers la mère patrie était vieux. Nous avons eu des soucis en mer, ce qui nous a terriblement ralenti. Nous avons rejoint Brest avec trois mois de retard. Et j'avais eu le temps de tomber amoureux de la mer !

Le marin but quelques gorgées, sembla s'éveiller et parcourut la taverne des yeux, cherchant quelqu'un. Julien l'observait vaguement, comprenant avoir trouvé là un homme qui avait pris le chemin sur lequel lui n'osait pas s'aventurer.

— Vous savez, le *Récif* pratique le commerce triangulaire. Il est armé par la Compagnie pour acheter des esclaves au comptoir de Gorée, au Sénégal. La dernière fois que je suis allé sur l'île, le comptable qui gérait les comptes du commerce avait fait le grand saut, si je puis dire. C'est un marché très fructueux que la traite

des noirs, et les britanniques de sont jamais bien loins de cette foutue Gorée.

12

Le lendemain, Julien se présenta au siège de la Compagnie basé à Lorient, et s'engagea.

On lui apprit que s'il acceptait d'entrer au service de la Compagnie, il serait chargé des comptes de Gorée et partirait sous peu à bord du *Récif*, qui ne tarderait pas à appareiller, les cales pleines de produits divers issus de la civilisation ainsi que d'une bonne quantité d'or pour acheter le bois d'ébène.

Il eut un long entretien au sujet des comptoirs et de leurs manœuvres économiques avec plusieurs fonctionnaires, hésita, voulut retirer sa candidature, puis accepta malgré tout.

13

Une fois rentré chez lui il écrivit deux lettres, une pour Arielle et l'autre pour sa famille, afin de les informer du choix mal aisé qu'il avait dû faire – puis les brûla, ne pouvant se résoudre à les poster tant elles lui semblaient transpirer son échec.

Il sortit sur le balcon. Pour la première fois, l'air marin le fit frissonner et il comprit que ce qu'il ressentait au creux de son ventre, là où longtemps il n'y avait plus rien eu, était la peur du départ.

DEUXIÈME

PARTIE

14

Quelques jours plus tard, l'appartement de Julien ne ressemblait plus à ce qu'il avait été pendant tant d'années. Le jeune homme l'avait vidé. Il avait décidé de vendre le peu qu'il possédait pour repartir à zéro. Ses livres ? Il les avait tous lus. Il s'en trouverait d'autres. Son mobilier ? Il ne pouvait pas l'emporter avec lui. Ce qui restait de l'ancienne demeure des d'Allencours à Lorient et que son père lui avait laissé ? Il l'avait envoyé à Paris.

Il paya son dernier loyer au médecin qui possédait la maison et habitait sous son appartement, lui expliqua brièvement les circonstances de son départ, et s'en fut sans un regard en arrière, muni d'une simple valise contenant ses habits et son nécessaire d'écriture. Le départ du *Récif* était prévu pour le lendemain et il avait une journée pour visiter le vaisseau, faire la rencontre des gens qui voyageraient avec lui et prendre ses quartiers.

Il fut accueilli par le chirurgien du bord. C'était un homme maigre et grand, qui cachait son regard torve derrière une haute paire de lunettes, et répondait au nom de François Hauteseine.

Julien se contentait d'écouter, posant parfois quelques questions évasives sur l'utilité de telle ou telle coursive. Ce qu'il voyait semblait manquer de substance, de réalité. Il ne pouvait pas être là et pourtant il y était – la dure vie du pont, racontée avec l'habileté du chirurgien, lui fouettait le sang. Il eut un moment l'envie de retourner au port et à la vie qu'il venait de quitter, mais refoula sa peur au plus profond de lui, la scellant

sous la trappe d'ennui que les années lui avaient construite.

Le *Récif* était un brick, bateau à deux mâts très prisé par les capitaines du commerce triangulaire pour sa manœuvrabilité et son ambivalence. Le quartier des officiers se trouvait dans le château arrière, comme sur tout navire, alors que les matelots dormaient dans le gaillard d'avant. Hauteseine présenta sa chambre à Julien. C'était une petite cabine située à côté de celle du capitaine. La Compagnie avait veillé à ce qu'on lui attribue une bonne chambre pour le voyage qui devait l'amener à Gorée et les officiers du navire s'étaient arrangés pour qu'il occupe la cabine habituelle du maître d'équipage, qui dormirait au bout du même couloir, en compagnie d'un prêtre catholique également en route pour Gorée et du chirurgien lui-même.

15

Lorsque Hauteseine n'eut plus rien à dire il laissa Julien libre de ses mouvements. Comme il ne devait rencontrer le capitaine et l'équipage que plus tard lors du départ, ceux-ci étant pour l'instant trop occupés, il décida de se soustraire une dernière fois à l'agitation du port et alla se promener dans le quartier où avait autrefois été la maison des d'Allencours. Il se rendit au restaurant où il avait mangé en compagnie de son père et d'Arielle, se remémorant leur discussion d'alors. Voyant qu'il replongeait à nouveau dans l'état contemplatif qui l'avait mené pendant tant d'années, il envoya ses souvenirs au diable, paya la note et partit sans avoir fini son plat.

16

Le *Récif* appareilla au matin. Il avait dormi dans le lit trop petit du navire et n'avait pas cessé d'être tourmenté par les râles de la coque et les craquements de la mâture.

Sur le pont, il fit la connaissance du capitaine, un certain Adrien Gueguen, puis tomba nez à nez avec le marin qui lui avait raconté son histoire quelques jours plus tôt. Ce dernier fut bien surpris de le voir à bord et lui fit vite comprendre qu'il était le maître d'équipage et second du navire, l'un des dirigeants du bord, et qu'il n'aimait pas trop qu'on lui ait pris sa chambre.

Il s'appelait Mathieu Brauld.

17

Comme il n'était qu'un voyageur, la traversée vers Gorée était pour Julien tout comme pour les autres passagers une solide attente, où se mêlait le sel du large et les idées. Ils n'avaient rien à faire – juste à se laisser transporter. La plupart du temps, les voyageurs restaient sur le château arrière, dans la relative aisance de leur cabine et de la salle commune. Le pont du gaillard leur était réservé et ils pouvaient s'y mouvoir à leur guise.

Julien, les tripes nouées par la gîte et les vagues, s'était trouvé une place à la poupe et contemplait la France disparaître derrière lui. Il avait fait la connaissance du prêtre, un dénommé Claude Thébard, et avait eu toute la peine du monde à s'en éloigner tant ce dernier avait l'habitude d'ensevelir son auditoire sous des giboulées de mots. C'était un homme assez âgé pour un voyage maritime, gras et vivace, la tête chauve et le regard jovial, qui adorait raconter encore et encore la même histoire : comment il avait décidé de partir pour Gorée, où il espérait reprendre la paroisse pour instruire les africains sur la grandeur de Dieu. Il avait rencontré des esclaves venus des Antilles, avait été frappé par leur inculture et s'était cru investi de la mission de leur apprendre les Saintes Écritures.

18

D'après tout ce qu'il entendit à bord durant la première journée du voyage, Julien put vite se rendre compte qu'il y avait deux types d'hommes sur le *Récif* : Il y avait ceux qui ne connaissaient pas et se figuraient le lointain avec excitation et espoir, les matelots qui pensaient trouver leur bonheur aux Antilles, le prêtre qui voulait répandre la foi avec le sourire, et lui, qui ne souriait pas et ne savait que penser ; à l'inverse, il lisait sur les traits du capitaine Gueguen et du chirurgien une toute autre attitude et attente, plus sombre, une expérience acquise par les anciennes traversées les cales chargées du bois d'ébène, les contrôles de santé, les esclaves mourant dans la souillure et la promiscuité, les matelots les dents jaunes et le moral lavé par l'océan et le manque de nourriture saine. Hauteseine l'avait captivé avec ses récits de vie à bord lorsqu'il avait embarqué. Cet homme était construit sur une déchirure interne, chargé qu'il était de vérifier l'état des africains enchaînés au faux-pont du navire comme on le faisait de bestiaux dans une foire, tout en étant l'un des membres de l'équipage les plus instruits. On lisait le combat du devoir et de la morale sur son visage, le problème de conscience qui fissurait doucement son masque de travail et son âme.

Le personnage qui restait le plus insaisissable était le maître d'équipage, que Julien entendait passer tel un orage, la bouche pleine de mauvaises paroles et de jurons. C'était un homme large d'épaules aux traits durs qui semblait prendre un malin plaisir à crier sur ses hommes pour faire avancer les choses.

19

Ce fut la nuit tombée que Julien put faire plus ample connaissance, lorsque les officiers et la bonne société du bord se retrouvèrent dans la grande cabine du château arrière pour partager le repas du soir. Le capitaine Gueguen fit un bref tour de table et présenta son vaisseau et sa destination.

— Le *Récif* est un navire rapide. Il nous mènera à Gorée en un peu près un mois. Nous y resterons quelques semaines, le temps d'acheter notre marchandise, puis partirons pour les Antilles. Nous serons ainsi de retour en France dans un peu moins de deux cents jours si tout se passe bien. La Compagnie nous a fourni de l'or pour acheter des sauvages à leurs chefs, mais également des étoffes, dont ils raffolent. Nous transportons également quelques armes et munitions pour la garnison de l'île. La présence anglaise dans les eaux côtières se fait plus pressante et selon plusieurs sources des navires clandestins font du cabotage le long du Sénégal, commerçant des esclaves avec le royaume du Cayor.

Julien était resté toute la journée sur le qui-vive, se méfiant de tout ce qui était nouveau. Mais à l'écoute de ces noms et du récit de ces contrées lointaines, il laissa peu à peu partir la peur qu'il avait au ventre pour se faire transporter par l'euphorie du début de voyage qui gagnait tous les membres de l'équipée. Il était loin de se douter de la rudesse de la mer et des colonies, loin de savoir quel sacrifice un marin devait parfois faire pour le bien de son navire.

Mais il était parti – enfin.

20

Les jours se succédèrent et Julien comprit vite qu'à bord d'un navire, la bonne humeur n'était vraiment présente que lorsque la terre disparaissait ou apparaissait. Dès le second jour, le temps se gâta et une pluie drue s'abattit sur la bateau sans sembler vouloir s'arrêter. Mise à part les repas qu'il passait en compagnie du chirurgien et du prêtre, en apprenant sur l'anatomie humaine, la traite des noirs – ce qui lui glaçait le sang – il restait la plupart du temps dans sa cabine, avec son matériel d'écriture, tâchant de mettre quelques idées sur papier. Il écrivait dans l'optique de faire un journal de son voyage et de l'envoyer à sa famille en France, pour leur faire comprendre davantage son choix de partir. Il n'avait pour finir envoyé qu'une simple lettre à Paris.

Il y avait deux mondes à part à bord du *Récif* : celui des matelots, dont faisait partie le maître d'équipage, et celui de la bonne société et des officiers, dominé par le capitaine, ayant tout pouvoir à bord. Le capitaine Gueguen était un homme soucieux de ses passagers et ne démordait pas de sa volonté d'installer un semblant de bonne ambiance à bord, tandis que Brauld, plus rustre et qui ne disait que peu de choses à Julien, avait une personnalité taillée dans du bois brut. Des deux hommes de tête du navire, si diamétralement opposés, c'était le maître d'équipage qui semblait commander et c'était lui qui avait l'écoute des hommes.

La routine s'installa vite dans la morne descente vers le Sénégal. Il apparut à Julien qu'il était encore plus seul à bord que

ce qu'il avait été chez lui à Lorient. Il passait son temps en compagnie du prêtre, intraitable source d'histoires des plus extravagantes. Julien conclut vite que Claude Thébard n'était qu'un égocentrique qui avait besoin de parler pour vivre, et paradoxalement, ne disait rien d'intéressant.

21

Au septième jour du voyage et alors que le vent était des plus calmes, le tonnelier du bord demanda la permission au capitaine d'organiser un tournoi de dés et reçut son aval. Julien joua quelques parties et gagna ainsi un pendentif que le capitaine réservait pour une future conquête féminine. Ce dernier avait accepté de jouer avec l'équipage pour faire bonne figure.

Julien conserva le pendentif, refusant de le remettre en jeu. C'était la première chose qu'il gagnait sur les eaux et il allait le garder, se dit-il, pour l'offrir au monde qui s'ouvrait doucement à lui, et dont il entendait les récits de beautés et d'étrangetés des langues de l'équipage.

Il se rendit à la proue pour contempler la mer sous le lit des étoiles. Au bout de quelques minutes, il entendit des pas derrière lui et se retrouva face au maître d'équipage.

22

Mathieu Brauld vint s'asseoir à ses côtés sur le bastingage du navire. La proue fendait doucement la mer et le bruit de l'eau brisée dominait le silence.

— Vous n'avez jamais pris part à une expédition maritime, souffla le maître d'équipage. Je le savais déjà lorsque je vous ai parlé à Lorient. Vous êtes comme de la viande tendre que l'on viendrait de poser sur le feu : vous allez vous racornir doucement, devenir plus rude, et finir aussi sec qu'un bout de cendre.

Julien se tourna vers Mathieu Brauld et le dévisagea un instant. Était-ce donc ainsi que cet homme traitait les gens du bord ?

— J'étais comme vous, à l'époque. Aussi mou que de la mie de pain. Et je suis devenu plus dur que l'acier.

— Vous ne ménagez pas vos mots.

— Vous savez, à bord de ce navire, la demi-mesure n'existe pas. Soit on est membre de l'équipage, soit on ne l'est pas. Soit on sait garder sa place, soit on finit à fond de cale, pieds et mains liés. Cela s'appelle de la discipline.

— C'est votre vision de la discipline. Je ne crois pas que le capitaine apprécierait.

— Il l'apprécie déjà. Il n'a que peu de contrôle sur ses hommes. Il passe par moi.

— Que Dieu vous pardonne votre manichéisme !

Brauld lassa échapper un rire bref.

— Je crois que la nature humaine est quelque chose de sacré. Si c'est Dieu qui nous l'a donnée, alors c'est à elle que l'on doit se fier. Et la nature humaine est brutale, animale.

— Vous avez une vision bien noire de l'homme. Au contraire : Dieu est bon et l'homme se doit de révéler cette bonté en lui. C'est là la véritable nature humaine. Certaines sont perverses, cependant.

— Qui peut le juger, ici ? Ce prêtre qui nous accompagne ? Vous savez comme moi qu'il est aussi renfermé sur lui-même que le diable en personne !

Julien sentit un courant de froid lui parcourir l'échine. À quel jeu jouait Brauld ? C'était la première fois qu'il était confronté à des pensées si sombres et blasphématoires. Était-ce ce à quoi il devait s'attendre à Gorée ? Quel était ce monde par delà l'horizon ?

— Vous admettez que si Dieu est si grand, moi, simple humain, je ne peux et ne dois pas avoir la prétention de pouvoir juger parfaitement le Bien.

— Oui, mais —

— Alors j'estime que ma nature est la seule chose qui me soit donnée et qui puisse me guider – puisque c'est Dieu lui-même qui me l'a insufflée !

— Vous vous trompez fortement, s'écria Julien. L'homme qui agit pour son futur est au contraire doué de la capacité d'appréhender partiellement le Bien et c'est là toute la logique du jugement divin !

— Quel bien ? Celui de la Compagnie ? Du capitaine ? Le vôtre, le mien ? Je n'ai jamais vu un seul bien. J'en ai toujours vu plusieurs, et j'ai vu des biens qui généraient des maux plus grands

sous le couvert de tout ce qu'il y a de plus sacré dans la vie.

Le jeune comptable ne sut que répondre et garda le silence. Il ne servait à rien de discuter avec un homme aux idées si tranchées. Voyant qu'il avait gagné, Brauld s'éclipsa.

Mais avant de s'effacer du gaillard d'avant, il se retourna et dit :

— Ce que je vous ai raconté au port, il vaudrait mieux que vous le gardiez pour vous. Je suis un autre homme, ici. Les marins connaissent d'autres faces de mon histoire. Des faces plus...terribles.

23

Les jours se succédèrent dans la houle et le vent. Julien ne pouvait s'empêcher de se méfier du maître d'équipage, à tort ou à raison. Quelque fut le secret que laissait planer Brauld sur son passé à bord du navire, il le gardait féroce.

Julien tenta d'enquêter à ce sujet.

Ils étaient aux premiers jours du voyage et vivaient de ce fait dans une relative aisance. Le véritable travail du chirurgien ne commencerait qu'une fois arrivé à Gorée. Jusque là, il se comportait comme un simple passager, et le jeune comptable pensait pouvoir lui faire confiance.

— Depuis quand naviguez-vous à bord de ce navire ?

— J'ai effectué trois voyages.

— Et... À propos des autres ? Mathieu Brauld, par exemple. Qu'en est-il ?

— Il était là avant moi.

François Hauteseine se tourna vers le jeune comptable.

— Vous avez meilleur temps de ne pas trop le fréquenter. Il hait tout ce qui ne touche pas à la mer. Mais comme maître d'équipage, c'est le meilleur de toute la Compagnie.

Après un instant, Hauteseine lui fit une confidence :

— Mais il est malade.

— Malade ?

— Il a attrapé une fièvre pendant un voyage. Il a parfois des crises qui durent quelques jours, puis disparaissent. Je le soigne comme je le peux. Il aurait meilleur temps de rester à terre, mais je crois qu'il préfère mourir en mer. Je ne sais pas quel diable l'habite. Il a une volonté de fer.

Hauteseine ne lui en révéla pas plus et Julien n'en fut que plus perplexe. Il se rendit un matin aux cuisines et fraternisa tant bien que mal avec le tonnelier du bord, Martin Blanc, duquel il apprit ce qui faisait de Brauld un homme si respecté de ses pairs.

— Un jour, il a sauvé un gabier de la chute. Le pauvre bougre n'arrivait pas à ferler le perroquet de misaine, et personne n'osait se lancer et gravir les trois échelles qui menaient à la haute plate-forme. Il faut dire : le mât était en piteux état. Mais Brauld a fini par aller le chercher. Il a aidé le gabier à ferler la voile et à descendre sans heurt. Puis il l'a mis aux fers pendant six jours. C'était sa manière à lui d'expliquer au marin qu'il n'avait pas été à la hauteur de son travail...

24

Au large de Madère, le temps se gâta subitement. C'était la nuit et les passagers n'arrivèrent pas à trouver le sommeil. Le navire donnait de la gîte, et les gabiers avaient fort à faire.

Julien, dans sa cabine – qu'il trouvait horriblement petite – passa son temps avec un verre de vin et une plume à la main. Il désirait mettre sur papier son impression de Mathieu Brauld, essayer de dépeindre la personnalité étrange de cet homme qui lui était apparu au premier abord ouvert, puis, une fois à bord, aussi expéditif que la lame d'un rasoir sur une peau lisse.

En réalité, il admirait Brauld pour sa force de caractère – et ne pouvait se le cacher. Mais d'un autre côté, sa brutalité et son manque de raffinement apparent le révoltait, non seulement parce que c'était un homme sans manière, mais plus encore parce qu'il n'en désirait aucune.

25

Le vent n'avait pas diminué au matin mais les vagues s'étaient creusées, forçant les marins à une nouvelle manœuvre pour réduire la toile et arrimer la cargaison à la gîte.

Julien, épris de mal de mer, fut contraint à sortir sur le pont. Madère n'était déjà plus en vue, perdue dans la tempête. Le ciel était d'un gris sombre et une bruine étonnement glaciale battait le pont, où le maître d'équipage donnait ses ordres, le capitaine partit se reposer.

Apercevant Julien, petite ombre méconnaissable sur le gaillard d'arrière, il l'appela d'une voix forte pour venir en aide à l'équipage exténué. Voyant que le jeune homme ne réagissait pas, il prit sur lui de venir le chercher. Julien fut poussé de force sur le pont et contraint à arrimer les tonneaux recueillant l'eau de pluie, venant de fait en aide à Martin Blanc.

Ce ne fut que plus tard, lorsque Julien fut trempé malgré ses habits de pont et de retour sur le château arrière, que Brauld daigna prêter plus d'attention à l'individu qu'il avait ainsi forcé. Il se tourna vers Julien et le reconnaissant enfin, lui offrit un sourire triomphant.

— Excusez-moi, j'ignorai que c'était vous.

Julien retourna dans sa cabine et s'endormit les tripes ravagées, hanté par le rictus du maître d'équipage, le vent sifflant dans les mâts et les vagues s'écrasant contre la coque.

26

Les trois semaines et demi de pleine mer s'écoulèrent rapidement. Ils traversèrent le pot-au-noir avec un bon alizé et longèrent à grande distance la côte africaine, rencontrant de loin quelques navires, se méfiant dans anglais de Saint-Louis. Depuis la tempête, Julien avait pris conscience de la dure vie du bord. Il était devenu plus direct – ce que tous remarquèrent – comprenant que la mer et le large composait un monde rude et capricieux où le raffinement des bonnes pensées ne convenait pas – ou ne semblait pas convenir.

Il s'était fait un ami en la personne du tonnelier Martin Blanc. C'était un marin jovial et accueillant, un peu plus cultivé que la moyenne. Il aimait bien raconter ses histoires de voyage, et Julien trouvait ses récits bien plus captivants que les espérances du prêtre. Il en apprenait sur l'océan, la navigation et les colonies.

Brauld l'ignorait. Le jeune comptable n'avait jamais parlé à qui que ce soit de l'aventure qu'il avait eue durant la tempête.

Le repas du soir lui offrait la possibilité d'en apprendre davantage encore. Gueguen ne semblait pas être un très bon marin, mais son expérience du commerce était en revanche très profitable. Les sujets variaient, passant de la traite négrière au navire et au maintien de l'ordre à bord, jusqu'aux idées pieuses de Thébard, qui rencontraient une farouche opposition dans les pensées philosophiques du chirurgien du bord.

27

Puis, à un jour de l'arrivée à Gorée, Julien se surprit lui-même en relisant des passages de son journal.

Il y voyait naître la pensée d'un autre, moins rêveur et plus pragmatique. Il dut admettre l'influence de la discussion qu'il avait eue avec Brauld – il ne se reconnaissait pas tout à fait dans la beauté naïve de sa précédente vision du monde.

Et au vingt-sixième jour de leur descente vers le sud, ils aperçurent l'Afrique.

28

Gorée s'étendait derrière la pointe du Cap Vert. C'était une île volcanique partagée entre plages et palmiers, bougainvilliers et hibiscus. À son extrême nord était établi un fort rudimentaire, tenu par une petite garnison française. Les habitations étaient établies le long de la pente qui menait au petit sommet de l'île et à ses falaises.

Le *Récif* contourna la pointe sud et vint se mettre à l'ancre dans la baie naturelle qui formait le port, à l'est du fort. Il n'y avait pas d'autre bateau de sa classe, mais quelques sloops de cabotage et des navires autochtones – de longues et grandes barques effilées – tirées sur la plage de sable et de cailloux. Quelques habitants qui passaient sur la berge s'arrêtèrent pour observer le brick. Julien observait ces hommes et ces femmes noires, se demandant à quoi pouvait bien ressembler leur vie. Il savait que des européens vivaient sur l'île. Plusieurs chaloupes furent mises à l'eau et Julien demanda à être l'un des premiers amenés à terre. Quelques matelots montèrent avec le capitaine et lui-même.

Lorsqu'il mit le pied sur la rive il aperçut un homme blanc qui le guettait depuis l'une des étroites ruelles des quelques bâtiments qui encerclaient la petite rade. C'était un européen. Il s'approcha et les salua tous chaleureusement, se présentant sous le nom de Romain Flavier. Il était un employé de la Compagnie et gérait le comptoir de l'île, s'occupant de la bonne tenue de la maison et de ses aménagements successifs pour le bois d'ébène.

— Vous êtes le nouveau comptable ? Demanda-t-il à Julien en lui serrant la main. Bien, il était temps. J'ai fait mon possible pour maintenir de l'ordre dans les comptes depuis que Damien Desérrac est décédé, mais je ne m'y entend pas en chiffre.

— Je sais. Je suis là pour ça.

29

Le bâtiment de la Compagnie se dressait non loin du petit fort. C'était une grande bâtisse en basalte donnant sur la mer et bordée de palmiers. Une cours entourée de hauts murs la devançait. Au deuxième étage, avec une vue imprenable sur le Cap, étaient les diverses loges de l'administration locale du commerce. Tout ce qui venait du continent ou de l'océan y transitait, était mesuré, évalué, et les comptes mis à jour ; les avoirs de la Compagnie étaient bien gardés, quelque part dans les soubassements. C'était le travail de trois personnes.

Il y avait Romain Flavier, gérant le transit des marchandises et dont la grande spécialité était le bois d'ébène, logé momentanément dans des cellules donnant sur la cours en attente du navire qui viendrait le chercher.

Puis il y avait le comptable : Déressac, décédé, et dont le travail avait temporairement été géré par Flavier, dans un incroyable chaos de paperasse.

Enfin il y avait un espagnol. Miguel Gomebo, dont la santé interdisait le retour en Europe, était un habitant de longue date de l'île. Il n'était pas officiellement employé par la Compagnie – mais son tempérament diplomate n'était pas à négliger, tout comme ses connaissances des peuples africains.

Gomebo faisait son travail en passionné. Le revenu que lui payait le comptoir était faible mais il vivait sur une fortune amassée au cours des années fructueuses de sa longue vie.

30

Plus encore que les regards des quelques habitants, plus encore que l'attitude mielleuse de Flavier, ce qui frappa Julien fut l'état déplorable des livres de compte. C'était un chaos indescriptible que le gérant avait tenté d'organiser. Flavier lui avoua penser avoir fait du bon travail – compte tenu qu'il n'entendait rien en argent et ne savait qu'à peine lire.

Flavier prit Julien sous son aile dès l'arrivée du *Récif* à Gorée. Il l'amena au siège de la Compagnie, où ils croisèrent brièvement Miguel Gomebo – qui promit à Julien de venir vite se présenter – puis lui montra une maison, un peu plus haut vers les falaises et quelque peu surélevée, qui allait être la sienne pendant les années que le jeune comptable allait devoir passer en Afrique.

— Vous verrez, on se fait vite à l'île, lui dit amicalement Flavier. La vie est douce ici. Et les femmes sont belles.

La maison était plus grande que son appartement, mais demandait quelques dépoussiérages. C'était l'ancienne demeure du vieux comptable.

— Ce bougre de Déressac avait une bonne bibliothèque, fit remarquer le gérant en lui montrant une étagère couverte de livres. Vous pouvez y piocher sans réserve.

— Je vous remercie. Mais je n'aime pas trop l'idée de dormir dans la maison d'un mort.

— C'était la dernière volonté de Déressac – que sa maison soit laissée à la disposition de celui qui prendrait sa place.

— De quoi est-il décédé ?

— De la fièvre. D'une très mauvaise. Il délirait dans son lit. Puis un beau matin, sa maison était vide. Il s'était jeté du haut de la falaise. D'où le vieil homme a-t-il trouvé l'énergie pour monter jusque la haut, alors qu'il ne tenait pas debout ? Tout le monde l'ignore.

— Il n'est pas mort dans cette maison ? Demanda Julien, se sentant soulagé. Il ne supportait pas l'idée de dormir dans le lit où un homme avait atteint le terme de sa vie.

31

Gomebo fit vite son apparition comme il l'avait promis. C'était un homme aux cheveux gris et au nez de faucon, à l'accent effacé et au regard franc. Il arborait des habits légers et semblait de ce fait se déplacer sans effort, dans une sorte de glissement continu. Il parcourait la terrasse de la maison de ses grands yeux, et lorsque Julien le remarqua, il entra sans se faire inviter, un sourire sympathique aux lèvres.

— Comment était votre voyage ? Demanda-t-il.

— Rapide paraît-il. Mais lent, car comme tout trajet maritime : je n'avais pas grand-chose à faire.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Au contraire : il avait vécu des choses nouvelles et inattendues, et même s'il n'y avait pas eu beaucoup d'occupations à bord, son esprit imaginaire avait comblé les vides avec l'efficacité des nouvelles sources d'inspirations qui s'offraient à lui.

— Vous êtes arrivé, c'est l'essentiel. Maintenant, je dois vous mettre en garde contre ce que vous allez trouver ici.

— Comment ça ?

— Eh bien, ce monde-ci n'a rien à voir avec celui que vous avez quitté. Vous venez de Lorient, paraît-il. Ici, nous sommes des intrus tolérés. Cela fait longtemps que nous, européens, faisons du commerce avec les peuples locaux. Même si nous contrôlons maintenant une bonne partie des villages de la côte, il y a encore des grands chefs desquels il vaut mieux se méfier.

— Mais l'île et le commerce seront mes occupations, non ? Je n'aurais rien à faire avec les —

— Au contraire ! S'écria l'espagnol. L'ancien comptable l'avait compris assez vite, et je vous en épargne la peine : vous avez meilleur temps d'en apprendre sur ce qui vous entoure si vous désirez faire du bon travail. Ici, être comptable ne signifie pas seulement savoir calculer, gérer des avoirs et inscrire des chiffres dans un livre. Il faut pouvoir marchander en accord avec les autochtones. C'est pour ça que je sers votre Compagnie, à mes heures perdues et malgré le dégoût de mes compatriotes. Parce que c'est mon passe-temps. Mais viendra bien un temps où je ne pourrais plus faire cela. Je suis vieux, vous savez !

Julien regarda Gomebo plus en détail, et réalisa enfin au combien l'homme était usé par la vie.

— Peut-être pourrions-nous nous retrouver un peu plus tard au comptoir et en discuter ? Je pense que l'endroit et le moment sont mal appropriés.

— Bien sûr, à votre guise. Je tenais à me présenter. Pardon d'être venu si vite.

— Il n'y a pas de mal.

32

Julien était dans le bureau de l'ancien comptable. Un employé du comptoir l'avait amené au milieu de la paperasse après qu'il eut fait de l'ordre dans ses affaires. C'était un jeune métisse peu bavard et à l'accent fort prononcé, qui était chargé de maintenir la propreté de la cours et des cellules aux esclaves. Il avait été recruté par Flavier depuis plusieurs années déjà, et le gérant lui avait transmis son comportement mielleux.

Le métisse s'effaça et Gomebo ne tarda pas à réapparaître.

— Flavier m'a chargé de vous faire faire un tour du bâtiment en vous expliquant le fonctionnement du comptoir. Il regrette de ne pas pouvoir le faire lui-même mais il doit préparer la venue d'esclaves depuis le continent. J'ai négocié un arrangement avec un chef local des Toucouleurs. C'est une des populations de la côte dont la majeure population se trouve au delta du fleuve Sénégal.

L'espagnol fit une pause alors que Julien l'invitait à s'asseoir.

— Merci, mon vieux corps n'est plus celui qu'il était. J'ai une jambe qui est aussi rigide qu'un bout de bois, un dos qui m'oblige à passer la plupart de mes journées assis. Je n'en ai plus pour beaucoup de temps sur cette terre et tout ce que je possède est ici. J'y suis arrivé par accident, il y a bien... il y a bien trente ans.

— Les Toucouleurs ? Vous disiez ?

— Oui, pardon. Les Toucouleurs sont l'un des peuples du nord de la côte sénégalaise, à qui nous achetons parfois des

esclaves, bien que ce soit plus couramment de la gomme et des épices. La majorité des esclaves vient de l'empire du Cayor. C'est une large bande de terre qui regroupe surtout des Wolofs, une autre et grande peuplade africaine. Il y a aussi quelques Lébous – dont les villages sont installés sur la pointe du Cap Vert.

— D'après ce que Jean Dezillac m'a dit à Lorient, le commerce d'esclaves depuis Gorée n'est que provisoire ? S'enquit Julien en mentionnant l'un des fonctionnaires de la Compagnie à Lorient. Tous ces noms lui faisaient tourner la tête.

— C'est exact. Ce n'est que depuis 1758 que le bois d'ébène transite par l'île. Avant, le commerce des noirs se faisait à Saint-Louis, qui possède un excellent emplacement au nord du royaume du Cayor. Sauf pendant la Guerre de Sept Ans. Et depuis cinquante-huit. Les britanniques l'ont prise aux français.

— Vous me semblez bien au courant de ce qui se passe dans la région.

— Je suis au fait de tout. J'habite ici depuis longtemps et —

Des coups frappés à la porte du bureau retentirent et Flavier fit son apparition dans l'embrasure. Il sourit aux deux hommes.

— Vous voilà donc.

33

Le gérant leur expliqua brièvement qu'un accord avait été trouvé plus rapidement que prévu et que le *Récif* allait commencer les préparatifs en vue d'accueillir à son bord une cargaison de deux cents cinquante esclaves, hommes et femmes. Il proposa ensuite à Julien de lui faire faire le tour du bâtiment et de lui expliquer son fonctionnement, comme il avait premièrement été prévu de procéder.

Gomebo s'excusa et s'éclipsa sans rien ajouter, ce qui déplut à Julien, désireux d'en apprendre davantage au sujet des peuples et du commerce. On lui avait raconté plein d'histoires à bord du *Récif* à propos des peuples noirs. Qu'ils étaient des sauvages vivant dans des maisons de terre et de paille. Qu'ils ne connaissaient pas tous la Vrai Foi et n'avaient pas d'âme. Que les maisons de joies pullulaient sur la côte. Il avait tout de suite suspecté ces affirmations d'être foisonnantes de préjugés, et brûlait d'apprendre la vérité, qui semblait bien plus complexe, une fois prodiguée par la bouche de Gomebo.

Les deux français parcoururent le comptoir et Julien découvrit les entrepôts destinés aux divers denrées en provenance du continent, particulièrement de la gomme et des épices, comme lui avait dit l'espagnol, mais également des peaux et des objets. De plus, diverses chambres étaient réservées à des hommes et des femmes plus cultivés, formés par des européens – des maçons, des charpentiers — qui partaient pour les Antilles où le travail ne manquait pas.

Flavier était enthousiaste et Julien se laissa contaminer par sa bonne humeur. Mais les cellules destinées aux esclaves le calmèrent tout de suite et jetèrent un froid que Flavier ne sembla pas remarquer. Les dortoirs étaient petits, peu aérés. Ils étaient pour le jour tous vides, mais déjà l'odeur de la sueur et de la pisse les emplissait plus que l'ombre. Il était aisé d'imaginer la promiscuité de ceux qui y transitaient, la précarité du confort.

Ce sont des prisons, se dit Julien. Des prisons comme celles de la France. Mais elles ne sont pas destinées à des criminels – qu'à des hommes, dont on a écrasé la dignité au nom de la patrie, sous l'étoile de la cupidité.

Ils sortirent dans la cours et Julien masqua son trouble aux employés et à Flavier. Mais les cellules avaient rappelé en lui les récits de Hauteseine sur le chargement du bois d'ébène. À bord du *Récif*, il n'avait pas pu vraiment s'imaginer la vie des esclaves en mer – car les cales n'étaient pas encore aménagées.

Il se rappela la parole du chirurgien :

— Vous savez, d'Allencours, la seule chose que les hommes sachent vraiment faire, c'est construire des montagnes de pouvoir avec les cadavres d'autres hommes.

34

Il fallut quelques jours à Julien pour s'habituer à l'île, non seulement parce que c'était un climat chaud et plus humide, avec une population métissée et différente mais également parce qu'il lui était difficile de s'immiscer dans le fonctionnement du comptoir. Pas à cause de ce qu'il avait à faire – son travail consistant en priorité à mettre de l'ordre dans le chaos des comptes, ce qu'il faisait avec un tempérament tout professionnel. Mais parce que les marchandises qui y transitaient ne lui étaient que peu communes. Il voyait les chargements arriver de la mer à bord de petits navires et être temporairement entreposés dans le comptoir. Les deux cents cinquante esclaves destinés au *Récif* étaient arrivés depuis quelques jours et occupaient les cellules. Il n'était pas facile pour le jeune comptable, qui avait toute sa vie travaillé dans le calme, de se faire au bruit constant du bâtiment. On ne pouvait fermer une porte sans que tous l'entendent. On ne pouvait parler sans que tous écoutent. Et, en toile de fond, était le bruit constant des esclaves qui avaient le droit de chuchoter. C'était comme la clameur d'une foule au port de Lorient, mais perdu dans les entrailles des dortoirs exigus, où déjà couvait la maladie.

35

Gueguen était venu lui rendre visite quelques jours après l'arrivée du navire. Le capitaine était plus calme qu'en mer et semblait plus à son aise à terre, ce qui était surprenant de la part d'un marin. Mais tout le monde savait que Gueguen et Brauld se compensaient dans leurs compétences et formaient la tête d'un équipage énergique. Le capitaine traitait Julien de manière amicale et le plaisir de la conversation était partagé. Ce d'autant plus que le jeune homme n'avait pas eu beaucoup de visites depuis qu'il était arrivé. Il s'enfermait dans son bureau au comptoir ou chez lui, fouillant l'ancienne maison de Deserrac. Il avait trouvé des petits trésors dans la bibliothèque et passait son temps à les lire.

Au début, il avait voulu se mêler aux gens de l'île. En vain. La population était certes accueillante et souriante, mais quelque chose l'étonnait dans leur comportement. Ils étaient plus directs et sans-gêne, et malgré son séjour à bord du navire, il n'avait pu quitter l'embarras qui naissait en lui lorsqu'il discutait avec des gens qui n'avaient pas son sens des manières.

Ses pensées allaient surtout vers Hauteseine et Brauld. Le chirurgien lui en avait tant raconté sur la traite des esclaves qu'il s'était mis en tête que ce dernier exagérait. Mais, en contemplant le comptoir et la haine de Flavier, il ne pouvait que remettre en doute son jugement. Ce qui l'amenait à Brauld. À bord du navire, il avait compris que la philosophie de ce dernier était des plus adaptées à la mer et que la sienne ne convenait qu'aux salons. Il

s'était laissé inspiré. À Gorée, où il avait pensé voir cette animalité s'évanouir, elle prospérait.

Il continuait à écrire. Principalement sur ce qu'il vivait, mais également sur Dieu et sur ce qu'il ressentait. Il se surprit lui-même à faire la synthèse de sa foi : ne s'était-il jamais posé la question de l'existence d'un bien universel ? Ne s'était-il pas simplement attaché à cette idée comme une moule à la coque d'un navire ?

Et si Brauld avait raison ? Si l'homme n'était pas capable d'estimer le Bien, mais que *son* bien ?

36

Puis arriva un soir de pluie abondante, où Julien, comme à son habitude, était assis à lire l'un des ouvrages de Desérrac. C'était une nuit où tout ce qui était de tissus était mouillé, qu'importe la texture ou l'utilité. Les pages mêmes des livres semblaient faites d'une matière molle et fragile, qui se déchirait si l'on n'y portait pas l'attention nécessaire.

Quelqu'un fit son apparition sur la terrasse et Julien fut pris d'une crainte en voyant l'ombre de l'homme qui se tenait devant lui, uniquement séparé par la moustiquaire. Il se leva, posa son livre et ouvrit, sur le qui-vive. L'homme fut pris d'un grand rire et Julien vit qu'il tenait une bouteille à la main.

— Bonsoir, comptable !

La voix de Mathieu Brauld le trahit.

— Ah, c'est vous.

— Oui. C'est moi. Qu'est-ce que vous faites là ?

L'interrogation laissa Julien sans voix. Cette question aurait dû être posée dans l'autre sens, se dit-il, et il ne répondit pas, attendant la réaction de l'homme.

— Qu'est-ce que vous faisiez ? Martela Brauld d'une voix ferme, mais dénuée d'agressivité.

— Je lisais.

— Eh bien vous arrêtez. Vous venez avec moi.

— Où ?

— Dans un lieu que tout résident de l'île doit connaître un jour.

— Or de question que —

— Il n'y a pas à discuter ! Si vous ne venez pas, je mets le feu à votre baraque.

Sachant que Brauld avait déjà bu et connaissant sa réputation, Julien ne douta pas un instant que le maître d'équipage ne mette sa menace à exécution. Il tenta néanmoins de protester :

— Alors vous aurez le privilège de vous retrouver au conseil de discipline de la Compagnie.

— Il y aura Hauteseine. Venez.

Voyant que Brauld commençait à dégainer le pistolet qu'il portait à la ceinture, le jeune homme ne se fit pas prier :

— D'accord, d'accord. Mais je ne veux pas de problème.

— D'aucune sorte, comptable.

Julien emboîta le pas à Brauld et se perdit dans la nuit.

37

Les deux hommes partirent en direction du port. Les chaloupes du *Récif* étaient échouées sur la berge, ce qui montrait que bon nombre des marins étaient à terre. Ils attendirent le médecin à l'entrée d'une ruelle. Hauteseine ne tarda pas à arriver et gratifia Julien d'une bonne tape dans le dos.

— Comment vont les affaires, d'Allencours ?

— Je m'y fais.

— Bien. J'ai vu Claude Thébard aujourd'hui. Le pauvre homme est paniqué. je ne crois pas qu'il ait trouvé ce qu'il désirait dans la paroisse de Gorée.

— Pas le temps de discuter, gromela Brauld. Je n'en peux plus d'attendre.

Hauteseine acquiesça joyeusement, et ils se mirent en marche, se rendant sur l'autre versant de l'île. Ils arrivèrent à une grande bâtisse de deux étages, éclairée de torches murales et qui semblait étonnamment bien entretenue.

Julien se retrouva dans un petit hall d'entrée, séparé du reste du bâtiment par une lourde porte, qui s'ouvrit et laissa entrevoir un salon. Une vieille femme métissée en sortit et s'avança vers les trois hommes.

— Bonsoir, messieurs. C'est par ici. Asha va vous recevoir.

Elle les guida au-travers du salon jusqu'à une grande salle où étaient disposés des divans et des fauteuils, puis s'éclipsa. Au

fond était un long couloir, qui se terminait par plusieurs portes.

Brauld se tourna vers Julien, sourire aux lèvres.

— Bienvenue, comptable, dans la meilleure des deux maisons closes de Gorée.

38

Asha était belle, mais pas assez belle pour Julien. Dû moins fut-ce l'avis de Brauld, alors que la prostituée s'intéressait de près au jeune homme, qui ne savait trop où se mettre. Ils avaient été rejoints par d'autres marins. Ce n'était pas un établissement pour moins que rien ; la clientèle s'élevait bien au dessus du rang de simple matelot.

Par la force des choses, Julien se retrouva seul avec son verre de vin. Il se sentit mal et déambula quelques temps dans les couloirs de la maison, hésitant fortement à partir et à se perdre dans la nuit chaude de l'île, où il maudirait ce soir, cette côte étrangère, son pays et la Compagnie.

Jamais il n'avait repensé au choix qu'il avait fait. Jamais il ne s'était dit que Paris lui conviendrait mieux, avec son lot de certitudes et la présence d'Arielle à ses côtés. Arielle ! Elle lui manquait. Il le remarquait enfin. Et ne s'en voulut que davantage. Dans la précipitation de son départ, avait-il fait les choses correctement ? Avait-il laissé derrière-lui assez de signes pour faire comprendre le dilemme qui le faisait être là, dans cette maison de joie qu'il n'avait pas voulu visiter ?

Il se retrouva devant une porte entrouverte donnant sur une chambre baignée dans le noir et le silence. Il entra, pensant pouvoir y trouver un siège dans la solitude et réfléchir davantage aux questions qui l'assaillaient avant de rentrer chez lui où, par la force des choses, il se replongerait dans les livres. Mais il ne fut pas si tôt entré qu'il entendit le froissement d'un drap sur un lit

invisible, caché dans l'angle de la pièce.

— Pardon, je ne voulais pas vous...

Une jeune femme se leva. Elle était nue, sa peau noire à peine discernable dans les contours des ombres. Elle alluma une lampe et il put la détailler plus clairement. Ils étaient seuls tous les deux.

— Vous ne devriez pas être entré ici, souffla-t-elle.

— Je sais.

— Tout cet étage est normalement interdit.

La jeune femme le dévisagea longuement, ce qui eut le don de mettre le comptable plus mal à l'aise encore. Il ne pouvait détacher ses yeux de son corps jeune aux seins fermes et aux hanches parfaites. Elle était différente des autres prostituées, qui étaient pour la plupart des métisses. Sa peau était plus noire. Ses traits plus fins. Son regard plus ferme, plus sombre et intelligent.

— Vous êtes le nouveau comptable de la Compagnie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— La description que l'on m'a faite de vous est fausse. À part pour le regard mélancolique.

— On vous a parlé de moi ? S'étonna Julien.

La jeune femme s'avança et ferma doucement la porte derrière eux, puis répondit simplement :

— Oui. Je m'appelle Lisha.

— Julien d'Allencours, dit-il, puis il se sentit bête car elle l'avait déjà reconnu.

— Venez.

39

Le *Récif* ne partit qu'une semaine et demi après son arrivée à Gorée. Le faux-pont avait été réaménagé pour accueillir le bois d'ébène, qui avait été progressivement transporté depuis les cellules du comptoir par vagues de vingt. Julien était assis sur une anse naturelle du port et contemplait le navire partir à l'horizon, emportant Gueguen, Brauld et Hauteseine avec lui. Il savait que la courtoisie du capitaine, la brusquerie du maître d'équipage et la logique du chirurgien allaient lui manquer.

Il n'avait qu'une seule chose en tête : retourner à la maison de joie pour retrouver Lisha.

Brauld et Gueguen étaient venu le voir le jour précédent et avaient discuté une dernière fois avec leur passager d'alors. Brauld était étonnamment plus sympathique après la nuit qu'ils avaient passés à la maison close. Julien lui avait parlé de Lisha et la réponse du maître d'équipage avait été catégorique :

— Je vous déconseille de vous enticher d'elle, comptable. Et ne pensez même pas à la revoir. Vous avez eu de la chance qu'elle vous prenne avec elle. Elle n'est pas comme les autres.

— J'ai vu.

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez. Gomebo m'a expliqué.

— Expliqué quoi ?

Comprenant que le jeune homme ne savait pas grand-chose sur les villages à esclaves de la côte, Brauld s'assit, résigné à lui faire un compte rendu de ce que l'espagnol lui avait un jour dit.

— Cette femme est une Lébou. Elle vient d'un des villages de la pointe du Cap. C'est la fille du chef local.

— Mais que fait-elle là ?

— Au nord de la pointe, il y a le Royaume du Cayor. Il y a quelques dizaines d'années, c'était les Madior qui étaient sur le trône. Ils toléraient que les Lébous et les Sérères soient plus réticents qu'eux et refusent de vendre leur peuple aux européens. Mais depuis leur dynastie a été renversée et c'est les Guedj qui ont pris le trône du Cayor. Ils ont forcé les Lébous du Cap à vendre leurs esclaves. Dans un premier temps les chefs locaux se sont rebellés, mais ils ont très vite compris qu'ils ne pouvaient gagner contre les Wolofs. Pour les punir, les Guedj ont envoyé la fille d'un des chefs locaux à Gorée pour qu'elle serve d'exemple, et l'on forcé à se prostituer pour les capitaines, les généraux, et les marchands riches venus d'Europe.

40

Julien avait essayé de l'oublier. Il avait chassé au fond de sa mémoire les deux fois où ils avaient fait l'amour, la première avec acharnement, puis la seconde avec une douceur qu'il ne croyait pas pouvoir trouver sur terre. Il se rappelait que Lisha lui avait soufflé, alors qu'elle le déshabillait de ses mains expertes :

— J'accepte de vous montrer les talents des femmes Cayors...

Pendant quelques heures, il était devenu amnésique. Rien n'existait : ni le comptoir, ni Gorée, ni la France, ni l'esclavage, ni le *Récif* à l'ancre. Ni Arielle. Puis il s'était senti mal et était parti pendant le sommeil de la jeune femme. Une fois chez lui, il s'était servi un verre de vin, s'était mis à écrire. Au fur et à mesure que les mots sortaient il s'était senti comme rajeuni, puis avait eu un sommeil de plomb.

Il voyait le *Récif* qui disparaissait à l'horizon et brûlait de revoir Lisha, qu'importe son origine ou la raison pour laquelle elle était là.

41

Le lendemain soir, n'y tenant plus, il se rendit à la maison de joie. Il n'y avait plus de grand navire et le port semblait vide. La vieille femme qui les avait accueillis ne tarda pas à faire son apparition, et refusa de le laisser passer. La maison était fermée et Lisha ne recevait personne. Julien lui proposa de payer plus que la dernière fois – où c'était Hauteseine qui lui avait offert la nuit – en vain.

Comprenant qu'il n'arriverait à rien, il força le passage et monta quatre à quatre les escaliers menant à l'étage où était située la chambre de la jeune femme. Il vit qu'elle n'était pas là et décida de l'attendre.

Lisha ne tarda pas à arriver et ne sembla pas surprise de le revoir, sans doute informée de sa présence par la gouvernante de la maison. Elle portait une robe légère et blanche, presque transparente, qui tranchait magnifiquement avec la couleur de sa peau. Son visage était légèrement maquillé et une longue tresse lui descendait sur la nuque.

— Soit, souffla-t-elle, et Julien comprit qu'elle l'acceptait.

Ils firent l'amour, plusieurs fois. La jeune noire savait faire bouger son corps d'une manière qu'il n'avait jamais vue. Elle semblait si exotique, si imprenable – comme une sorte de nuage perdu dans les nimbes de ses rêves, comme une apparition soudaine venue lui offrir les artifices les plus secrets du monde – et pourtant elle était là, il pouvait la toucher, sentir l'odeur de sa peau, la douceur de ses lèvres. Ils finirent par rester allongés,

enlacés, et Julien voulut que cette étreinte dure éternellement.

Lorsqu'il fut temps de partir, il se leva et se prépara. Il proposa son argent à la jeune femme, en proie à une grande gêne.

— Quand puis-je te revoir ?

Elle le dévisagea.

— Seulement quand la nuit allongera ses ombres.

42

Qu'était devenu le Julien d'Allencours de Lorient ? Il semblait avoir disparu ou n'avoir jamais existé. L'écume de la mer et du temps l'avait transformé, avait fait s'effondrer cette armure froide qu'il présentait autrefois au monde et qu'Arielle n'avait su briser. Quelque chose de nouveau, plus que la peur du large, emplissait le vide dans le coeur de Julien. C'était un sentiment de bonheur et de liberté comme il n'en avait jamais ressenti, et qu'il craignait sans cesse de perdre.

Si Lisha s'était contentée d'agir en prostituée en aurait-il été ainsi ? se demandait-il. Il sentait la morale des salons se consumer en lui devant l'effroyable vérité qu'il s'était entiché d'une prostituée, qui plus est sénégalaise. Son père l'aurait renié s'il l'avait su, malgré toute sa bienveillance et son sens du devoir.

Pendant sept jours il retrouva la jeune femme. Ils se virent dans la maison de joie, puis elle accepta de venir chez lui et elle y restait la nuit entière, ne repartant qu'avant l'aube quand les rues étaient encore vides. Gorée était une petite île et tous les habitants se connaissaient, parlaient. Il était impossible de garder un secret et les plus folles rumeurs arrivèrent aux oreilles de Flavier, qui soulevait un sourcil interrogateur à chaque fois que Julien se présentait au comptoir.

Même Claude Thébard, venu lui rendre visite un après-midi, ne put s'empêcher quelques allusions mal placées. Le prêtre était en nage et éluda toute question au sujet de la paroisse. Il était le premier prêtre blanc de l'île à venir de France depuis quinze ans

et ni le climat chaud et humide ni la promiscuité de l'île ne semblait lui convenir.

L'avenir semblait charger d'optimisme et Julien en oublia les avertissements de Brauld. Il se mit à rêver sans lire ni écrire. Il faisait des promesses à sa compagne de l'ombre, qui les acceptaient sans un mot, le sourire aux lèvres. Ils riaient ensemble, puis roulaient l'un sur l'autre et s'aimaient tendrement. Un soir de beau temps, ils se promenèrent sur la falaise et Julien offrit à Lisha le pendentif qu'il avait gagné contre Gueguen lors du voyage.

Pour la première fois depuis son arrivée à Gorée, Julien retrouva l'insouciance de sa pensée d'antan. Il croyait à nouveau voir en l'homme la bonté universelle qu'il avait autrefois si naïvement imaginée, avant de la remettre en question face aux interrogations acides que Brauld avait soulevées en lui.

Son travail au comptoir s'améliorait. Il avait fait de l'ordre dans les documents et était à peu près à jour. Gomebo le visitait souvent et lui donnait des explications sur les populations locales, bien que ce fut toujours avec parcimonie comme si l'homme voulait garder les secrets de ses connaissances les plus chèrement acquises.

Puis, un beau matin, un trois-mâts passa la pointe du Cap Vert.

43

C'était un navire à peine plus grand que le *Récif* et un peu plus vieux. Il s'appelait *le Trinité* et son capitaine, un certain Jérôme Morain, remit une lettre cachetée à Julien.

Une place s'était libérée au siège de la Compagnie à Lorient, lui aprenait-on. Avec les recommandations de Monsieur d'Allencours, propriétaire d'un cabinet de comptable renommé sur Paris, la Compagnie avait jugé que Julien avait le profil le plus sérieux pour reprendre le poste vacant.

Morain fut catégorique : il était chargé de ramener le jeune comptable à Lorient et comme son navire devait faire du cabotage sur les côtes, le *Trinité* ne serait à Gorée que pour trois jours. Il demanda donc à Julien de faire ses adieux au plus vite et de se préparer au voyage.

— Et qui va s'occuper du comptoir de l'île, demanda Julien avec une voix pleine d'une rage confondue.

— Flavier, comme d'habitude.

— Flavier n'est pas fait pour les comptes.

— Vous avez trois jours pour lui faire rentrer le métier.

44

Pour la première fois depuis la nuit qu'il avait passée à la maison de joie, Julien perdit son calme et sa bonne humeur. Il était devenu agressif et manqua presque de briser les doigts d'un employé en claquant sa porte.

Il tenta de chercher Lisha, en vain. Non seulement cette dernière n'était plus à la maison de joie, mais la gouvernante ne semblait pas savoir exactement où la jeune femme se trouvait. Elle était semblait-il retournée sur la côte, dans son village, et la vieille tenancière ne savait quand elle reviendrait.

Au dernier soir du départ, Julien perdit tout espoir de la revoir. Il écrivit un petit mot, qu'il fit jurer à la gouvernante de remettre personnellement à Lisha. Elle contenait un simple au revoir et la promesse d'un retour.

Puis au matin Flavier et Gomebo vinrent lui faire leurs adieux.

— Ce fut un plaisir ! S'exclama l'espagnol.

— Plaisir partagé.

— Merci pour l'ordre que vous avez fait et pour vos conseils, lui dit Flavier, le sourire aux lèvres. Il ne semblait pas si mécontent de le voir partir, et Julien le soupçonna aussitôt de quelques tricheries sur l'argent de la Compagnie.

— C'était mon devoir.

— Ne faites pas cette tête ! Lui dit Gomebo.

— Difficile, vous savez.

— Oui je sais. Mais on vous avait prévenu. Ce n'est pas bon de s'enticher des femmes d'ici. Oubliez-là, vous en trouverez une autre qui aura de meilleures manières. Sachez que ma porte vous sera toujours ouverte !

TROISIÈME

PARTIE

45

Sa chambre à bord du *Trinité* était plus spacieuse que celle qu'il avait autrefois eue à bord du *Récif* et avait accès à un petit balcon de poupe raccordé aux quartiers arrières. Il y restait assis et contemplait la terre au loin, disparaître derrière l'horizon, puis réapparaître, alors que le navire faisait du cabotage le long des côtes. Le navire était abordé par des embarcations africaines remplies de diverses denrées et le commerce allait bon train.

Contrairement à Gueguen, le capitaine Morain avait une voix portante et sèche, qui maintenait d'elle seule l'ordre à bord du navire. C'était un petit homme trapu dans un uniforme toujours impeccable, au rire tonitruant. Il ne cessait de réprimander, le soir venu, le cuisinier du bord, un certain Delaporte, râleur invétéré avec un bon embonpoint. Gilbert Roux, le médecin du bord en qui Julien avait cru au début pouvoir trouver un interlocuteur, était un homme fragile et peu loquace. Ni lui ni le second, que l'on nommait tout simplement Borel, ne lui portèrent grande attention. Borel était une armoire à glace, une brute froide et Julien sut dès le premier abord qu'ils allaient se détester.

Au début de leur lente remontée vers la France, Morain fit quelques tentatives lors des dîners pour engager la conversation avec le jeune comptable, sans réel succès. Julien semblait s'être évanoui dans une dimension qui lui était propre et ne plus ni vouloir ni pouvoir en réchapper.

De tous, seul un jeune matelot dont Julien fit la connaissance alors qu'il se baladait par une nuit calme sur le pont, semblait

avoir son écoute. C'était un jeune mousse qui ressemblait un peu à une fille, un de ces garçons que la mer avait fait tel un crabe et qui se baladaient sur le pont du navire avec l'agilité d'une araignée sur sa toile.

Après avoir échappé de justesse à l'inspection d'une frégate anglaise, le *Trinité* mit définitivement le cap sur l'Europe.

46

Et vinrent les jours de calme plat de la zone équatoriale, dans une attente tortueuse des alizés. Le capitaine donna l'ordre de rationner l'eau et la nourriture, mais assouplit les quantités d'alcools distribuées. Comme il le disait souvent, les hommes avaient besoin de leurs rêves si la mer n'était pas là pour les dominer dans toute sa splendeur. Il ne cachait pas lui-même le plaisir qu'il avait à songer à sa femme et à ses trois enfants habitant à Concarneau et en parla même lors d'un dîner, ce qui eut pour conséquence de laisser tout le monde songeur et envieux de retrouver leurs familles et amis.

Seul le jeune comptable, devenu énigmatique pour les gens du bord, ne rêvait pas de la France, mais de Gorée. Il semblait s'être enchaîné à l'Afrique, à cette Afrique sur laquelle il n'avait pas vraiment mis pieds mais qui, déjà, lui avait fait comprendre combien sa vie d'antan était vide. Julien passait ses journées loin de l'équipage. Pour le trouver, il fallait se pencher au-dessus du bastingage du gaillard d'avant et le voir accroupi dans le filet du bout-dehors, suspendu au-dessus de la mer d'huile, à contempler l'horizon en compagnie du mousse.

Bien que calme à l'extérieur, Julien se battait en lui-même. Il se battait contre ses anciennes visions – contre ses rêves d'autrefois. Le calme plat était propice à l'introspection et la sienne fut ravageuse. Que lui avait dit Brauld ? Que l'homme ne servait jamais qu'une image du Bien qui n'était autre que son propre bien, ou ce qu'il jugeait comme tel ? Lui, dans ses années

à la magistrature, avait servi un bien de bonne bourgeoisie. Il était allé trop souvent au théâtre et le théâtre avait fini par lui faire croire à un monde tel qu'il devrait être, loyal, tragique, parfait.

— Otto, crois-tu en Dieu ?

Le garçon le regarda avec de grands yeux et, habile, se remémora la leçon que Julien lui avait donnée le jour précédent.

— Dieu est la-haut et nous guide. En ceci, il est en chacun de nous, et il nous suffit d'écouter notre coeur pour l'entendre. Dieu est le Bien et le Bien sur terre, c'est à nous de le mettre en oeuvre.

— C'est bien, jeune homme, c'est très bien.

Julien contempla son reflet sur l'océan.

— Mais je commence à me demander si, loin des textes, en l'an zéro, les hommes n'ont pas cru voir en la foi de Jésus la réponse à leurs propres interrogations et le suivre pour nicher en l'idée de Dieu leur propre dieu – la partie d'eux-même qui n'avait pas cessé de rêver.

— Dieu gouverne le royaume des cieux, récita le garçon de sa voix fluette.

— C'est vrai. Mais chaque homme n'a-t-il pas en fin de compte son propre royaume des cieux en lui-même – un royaume fait avec les cendres des desseins de l'enfance ?

Il se remémora une des paroles qui avaient échappées à Brauld lors d'un quart : « Vous vous marierez peut-être. Vous aurez peut-être des enfants. Mais n'oubliez jamais que l'on naît seul. N'oubliez jamais non plus, comptable, que vous mourrez seul. Car vous êtes tout seul dans votre tête et dans vos pensées. »

47

Et au bout de leur trente-septième jour de voyage, l'île de Groix fut en vue, avec l'entrée de la rade de Lorient juste derrière. Ils furent escortés par une petite frégate de guerre en passant le chenal, et le bateau se mit à quai.

Vite informées par la capitainerie, les familles arrivèrent et Julien, qui n'attendait rien ni personne, vit un visage familier et souriant sortir de la foule. C'était Arielle qui était venue l'accueillir. Il tenta de lui rendre un sourire chaleureux mais n'arriva qu'à lui en donner un froid et fatigué.

— Bienvenue chez toi ! S'écria la jeune femme une fois qu'il eut mit pied à terre.

Elle vint se lover dans ses bras, et après un court instant, Julien lui rendit son étreinte.

— Merci.

— C'est tout ? Merci ? Tout ce que tu as à dire ? Comment était ton voyage ? J'espère que tu n'as pas trop souffert. Et comment était Gorée ? Ton père n'a pas pu venir directement, il le fera sans doute dans les jours prochains. Il m'a envoyé en éclaireur.

Elle le lâcha et lui tendit une lettre.

— Mais il m'a dit te remettre ceci.

Il l'ouvrit et la lut. Son père lui expliquait comment il avait réussi à lui obtenir un poste à l'administration de la Compagnie.

En lisant entre les lignes, on pouvait comprendre que Monsieur d'Allencours avait du mal à accepter le comportement de son fils, et avait en réalité voulu le ramener de force.

— Julien, appela la jeune femme. Ni lui ni moi, ni aucun d'entre nous, ne te demandera jamais pourquoi. C'était ton choix et nous le respectons.

— Merci, la remercia-t-il. Et cette fois-ci, la chaleur y était.

48

L'ancien appartement de Julien n'était toujours pas occupé, et il n'eut aucun mal à le relouer pour le même prix. Il racheta des livres pour sa bibliothèque et se rapprocha vite les lieux.

Lorsqu'il se rendit pour la première fois au siège de la Compagnie, on lui fit un accueil chaleureux. Il était devenu le comptable de Gorée – au père si réputé – qui avait entrepris de mettre de l'ordre dans le chaos ambiant du Sénégal. Pour tous ces gens qui n'avaient jamais voyagé, n'étaient jamais monté à bord d'un des vaisseaux de la Compagnie, il devint celui qui avait osé partir et braver les anglais en louvoyant sur les côtes du Cayor, non loin de Saint-Louis.

Puis la routine reprit son rythme et il découvrit que son travail n'était pas différent de celui qu'il avait eu à l'administration de la ville avant son départ.

Au bout de quelques jours, les lieux lui parurent habituels, familiers.

Et il douta soudain de n'être jamais parti.

49

Arielle logeait à l'hôtel. Elle était arrivée en compagnie de sa mère et de son frère quelques jours avant que le Trinité n'accoste, et avait prévu de passer un peu de temps à Lorient. Julien ne vit Madame d'Eurveilher et son fils qu'une seule fois, durant un bref dîner qui ne lui apporta aucune satisfaction, si ce n'est de voir que la famille était passablement soudée et comblait par l'amour le manque du père. Quelques jours s'écoulèrent que Julien passa à remettre de l'ordre chez lui et à son nouveau travail, puis Arielle déclara vouloir rester en sa compagnie malgré le fait que sa mère rentrait sur Paris.

Elle ne vint pas occuper la chambre d'ami de Julien, comme la fois précédente, mais resta dans son hôtel. Ils passaient leurs soirées ensemble, parfois plongés dans un silence troublé, au théâtre où dans les souvenirs de l'un où de l'autre. Le jeune comptable lui parla de son voyage dans les moindres détails, mais lorsqu'il arriva au moment de sa rencontre avec Lisha, il ne lui parla pas de la maison de joie et inventa une soirée bien arrosée. Il s'attarda sur Mathieu Brauld, ce personnage si énigmatique et qui, semblait-il, lui avait offert une vision du monde qu'il qualifiait lui-même de plus réaliste, de plus pragmatique et combative. Tout ceci lassa vite Arielle : les pensées cyniques et noires de Mathieu Brauld étaient pour elle d'un exécration brutale, mais elle ne put nier les changements opérés chez Julien. Par delà l'animalité sous-jacente en laquelle sa solitude s'était muée, elle sentait l'homme et son désir, bien plus intenses, et ce désir réveilla le sien en elle.

Vint un soir au théâtre, où ils quittèrent une représentation sur un coup de tête du jeune homme, qui ne trouvait la pièce maritime jouée pas du tout à son goût. Ils se promenèrent et lorsque Julien proposa à Arielle de prendre la direction du port, elle refusa, ne voulant en aucun cas être confrontée à la rudesse que le jeune homme lui avait décrite. Voyant que Julien ne démordait pas pour autant de son idée, elle se fit plus aguicheuse, et il le sentit. Ils rentrèrent chez le jeune comptable. Julien alluma une lampe et leur servit du vin.

— Je... murmura la jeune femme.

— Non, ne dit rien.

Ils burent en silence.

— Qu'y a-t-il ?

— J'appréciais le vide de la nuit. En mer, le silence n'existe jamais. Il y a toujours le bruit de l'étrave qui fend l'eau ou celui des voiles qui claquent. Et même lorsqu'il n'y a rien, il y a toujours la respiration de l'équipage, confiné dans les dortoirs. Un bateau est une chose vivante, et —

— Oh, je n'ai pas envie de parler encore de la mer...

— Alors de quoi voudrais-tu que l'on parle ?

Et le silence s'installa à nouveau. Ils se contemplèrent quelques instants, puis, sans savoir réellement comment c'était arrivé, leurs lèvres s'étaient jointes au-dessus de la table et des verres, qu'ils poussèrent pour se rapprocher l'un de l'autre. Leurs mains maladroitement cherchèrent les ceintures, les noeuds, et, progressivement, les déshabillèrent, jusqu'à les coller l'un contre l'autre.

Arielle était douce, d'une douceur incomparable à celle de Lisha. Elle n'avait pas la même odeur – une odeur plus parfumée, qui plut à Julien. Et Julien sentait l'homme, ce qui plut à Arielle. Elle tenait enfin cette animalité humaine entre ses mains, la touchait, et sentait en elle le pouvoir de la désamorcer.

Il lui fit presque mal, et elle lui demanda de la douceur. Puis il se calma et ils s'aimèrent tendrement, sans précipitation.

50

— Nous n'aurions jamais dû faire ça.

— Mais nous l'avons fait, répondit Julien.

Ils étaient enlacés, allongés sur le lit et tournés vers le plafond.

51

Contrairement à ce que sa famille avait prévue pour elle, Arielle resta tout une semaine durant à Lorient. Elle était toujours à l'hôtel et trouvait plus décent d'y rester, surtout après ce qui s'était passé entre Julien et elle. Ils passèrent toutes leurs soirées ensemble, dans la même atmosphère silencieuse, et l'événement sembla presque oublié.

Puis Monsieur d'Allencours vint de Paris pour voir son fils. Julien connaissait déjà les motifs de sa visite : savoir si tout allait bien à son travail à la Compagnie, place qu'il lui avait trouvée, et tenter d'accélérer les choses avec Arielle. Il ne faisait aucun doute que les deux familles s'étaient concertées et qu'elles avaient décidé que le mariage était la chose la plus sensée – ce qui était arrivé et qu'ils gardaient secret ne faisait que le confirmer.

Lorsque la diligence arriva dans la cours sur laquelle donnait l'appartement de Julien, les deux jeunes gens n'étaient pas là mais à Port-Louis en ballade sur les quais du port. La marée était haute et c'était l'époque des grands marnages. Monsieur d'Allencours alla au siège de la Compagnie. Apprenant que son fils avait demandé congé pour l'après-midi et que, de part le respect que semblait induire son court service au Sénégal, celui-ci lui avait été accordé.

François d'Allencours se rendit directement à Port-Louis, prenant le premier bac qui traversait la rade. Il n'eut pas de difficulté à trouver les deux jeunes gens, qui s'étaient assis sur le banc d'une des digues et regardaient une frégate de Groix en train

de manœuvrer pour venir se mettre à quai. Arielle fut agréablement surprise et l'humeur maussade qui l'avait habitée durant la matinée se dissipa en un instant. Julien quant à lui, fut plus réservé. Il avait enfin devant les yeux l'architecte de son retour.

Il le remercia sans vraiment y croire, ne sachant si c'était une libération ou une peine que d'avoir dû retourner en France.

52

— Qu'en est-il de ta soif de voyage ? L'as-tu assouvie ?

Ils s'étaient installés à la terrasse de leur habituel restaurant et buvaient une bouteille de champagne en attendant de voir arriver leur repas. Ils avaient repris le bac presque sans un mot. Arielle s'était assise entre les deux hommes et n'aurait su dire envers lequel elle était la plus gênée.

— L'eau de mer ne comblera jamais aucune soif répondit Julien.

— Pourquoi dis-tu cela ? La mer est belle !

— Pour être belle, elle l'est ! Mais si tu ne connais pas ses caprices, alors tu ne peux mesurer l'entièreté de sa puissance. Et mesurer sa puissance, c'est la connaître dominatrice dans ses vents, rebelles dans ses calmes, et ...

Il avait déjà entendu cela. C'était à lui, alors, que l'on avait fait la remarque.

— Quoiqu'il en soit, votre fils m'a offert une merveilleuse semaine ! Dit Arielle avec un regard furtif rempli de sentiments confus et de craintes envers Julien.

— Bien, bien ! Je suis content de l'apprendre, répliqua Monsieur d'Allencours avec le sourire.

Ils dînèrent et raccompagnèrent tous deux la jeune femme

jusqu'à son hôtel. Les deux hommes rentrèrent ensuite à l'appartement.

— Il est temps que nous discussions de choses plus sérieuses, dit Monsieur d'Allencours lorsqu'ils furent installés, un verre à la main.

— Je sais. Arielle.

— Sa famille et moi pensons que vous feriez un bon couple. Vous vous entendez bien. Elle est belle. Et les temps sont durs pour la famille d'Eurveilher. Alors que toi, tu es jeune. Tu n'as pas encore de femme. Ni d'enfants.

— Je sais. Arielle...

Julien avait une boule au fond de la gorge qui l'empêcha de dire ce qu'il voulait vraiment. Son père lui parla longuement de projet, de famille, de bonheur, de travail, de communauté, de responsabilité, de devoir, de ses vingt-six ans et de ses dix-neufs à elle, d'amour.

Et lorsqu'il lui demanda son avis sur le plan qu'il lui proposait, Julien n'eut pas le cœur de dire autre chose qu'un simple « d'accord ».

Il réalisa, résigné, qu'il ne savait pas quoi répondre d'autre – et plus encore, qu'il n'y avait rien à dire.

53

M. d'Allencours partit quelques jours plus tard. Il avait discuté avec Arielle et Julien à de nombreuses reprises et avait contribué à tisser entre eux un sentiment de complicité face à son insistance.

Arielle repartit à son tour vers Paris à la fin de la semaine et revint en compagnie de sa famille et de Madame d'Allencours. Il ne fallut que peu de temps pour que toutes les parties soient d'accord.

Julien acquiesçait, silencieux, terré derrière le mur de ses souvenirs. Il passait ses journées dans la monotonie de son travail. Il passait ses début de soirées dans la monotonie des deux familles, souriait quand il devait sourire, parlait quand il devait parler.

Mais il passait de plus en plus ses nuits dehors. À marcher sur les digues, insouciant du froid, des dangers des quartiers du port. Arielle ne sut jamais où il allait. Elle ne faisait que s'en douter au fond d'elle-même, dans une parcelle de son esprit qu'elle refusait de croire. Pour elle, Julien était passé à autre chose. À une vie qu'ils allaient construire ensemble.

Dans la pénombre de la lune, il arrivait que Julien murmure aux clapotis des vagues, sans vraiment y porter attention :

— Quand la nuit allongera ses ombres...

54

Il y a des jours où l'on marche sans savoir où l'on va. On se retrouve parfois devant des lieux familiers. On s'arrête alors, surpris. On plonge dans la nostalgie, on revit les moments qui s'y sont écoulés.

Ce fut ainsi que Julien se rendit un soir dans une taverne du port. Il commanda une bière et commença à noyer son malheur. Une fois encore, plusieurs marins trouvèrent étrange de voir ce jeune homme aux habits soignés boire dans leur taverne. Ils l'observaient depuis les tables et il ne semblait pas le remarquer, accoudé au bar, les yeux vides. Il regardait le pendule au mur et les gestes rodés du tavernier qui servait à boire. La nuit s'avancait et l'établissement se remplissait de plus en plus.

Une main dure se posa sur son épaule. Julien se retourna et vit un homme qu'il n'attendait plus.

55

Mathieu Brauld commanda une bière. Il portait une barbe qui cachait sa bouche si habituée aux rictus cyniques et dominateurs.

— Comment vont les affaires, comptable ?

— Ça avance. Comme sur une mer d'huile.

Julien raconta tout ce qui lui était arrivé, depuis les premiers mâts du *Trinité* au large de Gorée jusqu'à Arielle, en passant par le cabotage plein de couleurs sur les côtes et les moments solitaires, le regard plongé dans l'abîme de l'océan.

— Tu vois, comptable. La mer nous forge. Tous.

— En bien comme en mal.

Brauld acquiesça.

— J'ai un service à te demander. Je pensais le confier à Hauteseine, mais le *Récif* est loin et je ne sais pas si je vais tenir jusqu'à son retour.

— Lequel ?

Ses yeux étaient fixés sur le jeune homme. Ils avaient perdu la rage qui les habitaient depuis tant d'années.

— Je suis malade.

L'ancien maître d'équipage ne naviguait plus. Il avait eu une

violente crise de fièvre lors de la traversée de Gorée aux Antilles. Elle avait empiré avec le voyage de retour vers la France. Ce n'est qu'une fois à terre qu'il avait réussi à se remettre, et la Compagnie avait refusé qu'il reprenne la mer. Son corps s'était fatigué et il sentait, au fond de lui, qu'un jour proche viendrait où il s'éteindrait.

— Je veux que tu portes une lettre à Gorée. Toi ou une personne de confiance. Donne-là à Hauteseine, puisque ton avenir est scellé ici – puisses-tu en tirer du bonheur ! J'ai un fils et deux filles, une femme... Qui m'attendent en vain.

Julien se contenta de prendre la lettre.

— Que vas-tu faire ensuite ?

— Je ne sais pas. Partir en mer...

Les deux hommes se dévisagèrent. Et surent qu'ils ne se reverraient plus.

56

Le siège de la compagnie était composé de personnes qui travaillaient avec sérieux et bonne humeur. Ils ne tardèrent pas à remarquer l'oisiveté de Julien, ses tendances à l'absence et au relâchement. Il arrivait en retard, partait plus tôt, sous prétexte d'avoir du temps à passer avec sa fiancée – tout était allé si vite qu'il n'avait rien vu venir. Il allait en réalité se perdre dans la lande et sur les côtes, dans les petits villages de pêcheurs et sur les quais de Port-Louis.

Arielle hésita plusieurs fois à lui en parler – elle voyait bien qu'il se perdait de plus en plus en lui-même – mais se refusa à le faire, se disant qu'un homme comme lui, enfin engagé dans un avenir sérieux, avait besoin de temps pour faire le deuil de tout ce qu'il avait vécu.

Elle espérait, se faisait patiente.

57

Mais il n'y eut plus jamais rien d'autre entre Arielle et Julien qu'une complicité de bonne humeur. Vint un soir où la jeune femme se retrouva seule au théâtre. Puis un autre, où elle le chercha. Il n'était pas chez lui. Il n'était pas à son travail.

Julien avait disparu.

Et sur la cheminée était une lettre simple :

« Ne m'attendez-pas. »

QUATRIÈME

PARTIE

58

Julien monta clandestinement à bord du seul navire de Bretagne dont il était sûr de la destination. Le *Trinité* ne pratiquait pas le commerce triangulaire mais son équipage était expert en cabotage sur les côtes africaines.

C'était les premières lueurs de l'aube. Le port était couvert d'une de ces brumes typiques de Bretagne contre lesquelles le vent même était impuissant. Les marins montaient les voiles. Il les entendait depuis la coursive dans laquelle il se terrait.

Il avait agit sans réfléchir. Il se l'interdisait. L'après-midi précédant, à son travail, il avait soudain eu l'impression d'avoir égaré quelque chose. Il s'était levé sans un mot et avait quitté son poste, ne donnant aucune explication. Il avait marché jusqu'à atteindre la rive et avait regardé l'horizon.

Là, devant l'immensité de la mer, il avait compris que s'il ne partait pas sur le champ, il s'en voudrait toute sa vie.

De ne pas avoir essayé.

De revoir Lisha. De s'égarer au large.

Il ne savait pas trop...

59

Ce fut l'officier Antoine Lebrun qui découvrit Julien, assoupi entre deux tonneaux d'eau potable. Il le prit par les épaules et le secoua violemment, avant de le lâcher précipitamment en reconnaissant le jeune comptable aux idées noires qu'ils avaient embarqué lors d'une de leurs précédentes traversées.

— Vous n'avez aucun droit d'être ici ! rugit le capitaine Morain lorsqu'il eut pris connaissance de l'identité du clandestin. Vous avez usurpé la confiance que la Compagnie plaçait en vous. Ici, nous ne sommes pas dans un de vos comptoirs pleins de petites combines ! Nous sommes en mer, et chaque homme paie d'une bonne raison son séjour à bord !

Julien se contenta de le dévisager.

— Nous devons appliquer le code de la Compagnie, affirma le second Borel – de deux têtes plus grand que lui.

— Je m'y oppose, s'écria le médecin, Gilbert Roux. Cet homme est reconnu au sein de notre organisation...

Les battants de la porte du gaillard s'ouvrirent à la volée et entra un homme que Julien n'avait jamais vu. Il toisa le clandestin d'un regard mauvais.

— La Compagnie a des règles. Qu'on les applique ! S'écria-t-il.

Il s'approcha et Morain le présenta :

— Voici Monsieur Hector d'Aligotte, inspecteur de la

Compagnie venu évalué la manière avec laquelle les fonds sont gérés dans les territoires d'outremer.

Il se tourna vers Borel, résolu :

— Qu'on mette ce clandestin aux fers, au moins pour quelques jours, qu'il apprenne ! Chargez Otto de le nourrir.

Le second prit Julien par les épaules, sourire aux lèvres.

60

Otto se pencha sur la masse accroupie dans l'ombre, et lui tendit un bol de soupe froide.

— Otto, où se rend le *Trinité* ?

Le mousse se rebiffa un instant. On lui avait interdit de parler au prisonnier. Il regarda autour de lui et comme il n'y avait pas âme qui vive dans la cale, il chuchota :

— Nous partons pour le comptoir de Pondichéry, aux Indes. Pour le coton.

61

Pondichéry était la seule colonie indienne qui survivait à l'hégémonie britannique. Elle avait à maintes reprises été le théâtre de batailles, et sa richesse le fruit de bien des convoitises. Pour s'y rendre, il fallait passer le cap de Bonne Espérance, remonter le long de Madagascar, avant de passer entre le sous-continent indien et le Sri-lanka.

Il fallait quatre mois au moins pour y aller et autant pour en revenir.

Huit mois de perdus.

Julien en devint fou.

Pendant une semaine il essaya de se faire à l'idée.

Et pendant une semaine Otto observa la mutation de son âme dont on voyait le reflet au fond de ses yeux.

62

En 1773 un grain d'une force inouïe se déchaîna au nord de l'archipel du Cap-Vert. Les gens des îles le nommèrent *a tempestade seca*, la tempête sèche, en souvenir des sécheresses qui touchaient cette colonie portugaise et en ravageaient la population, souffrant d'une déforestation que les rafales de la tempête n'améliorèrent pas.

Le *Trinité*, mené par son capitaine quelque peu téméraire, s'y retrouva toutes voiles sorties. La cargaison roulait dans la cale et l'équipage criait.

Depuis le faux-pont où on l'avait transféré, Julien entendit la voix du capitaine Morain hurler des ordres, puis se taire subitement, remplacée par les aboiements secs de Borel. Ce fut lorsque les râles du bois éclaté lui parvinrent et que l'équipage dut larguer le mât d'artimon que Julien comprit que la mer gagnait toujours sur tout – même sur l'amour impossible qui nourrissait ses desseins.

Otto vint le voir. Il était malade d'être trop longtemps resté dans son hamac et ne participait pas aux manœuvres.

— j'ai entendu des histoires à propos de navires cassés par la mer. Il y a ceux qui se brisent par le centre, ceux qui perdent leur quille, ceux, encore, qui démâtent. Pire : ceux qui chavirent et coulent en un instant.

— Arrêtez, s'il-vous-plaît fit le mousse d'une voix chevrotante.

— Promet-moi, Otto, de venir me libérer avant la fin.

63

Julien fut réveillé par le soleil et y trouva quelque chose de surnaturel. Il était toujours attaché et le mousse s'était assoupi près de lui. La coque subissait la houle sans aucun entrain. Le navire n'avancait plus et gâtait à cause d'une voie d'eau. La mort planait dans le silence.

— Eh, garçon ! Debout !

Otto sortit de sa torpeur et regarda autour de lui sans réellement comprendre où il se trouvait. Il croisa le regard de Julien et comprit ce qu'il avait à faire.

Il défit ses liens.

Julien monta sur le pont, Otto sur ses talons. Il y découvrit l'ampleur des ravages. Des mâts, il ne restait qu'un bout de misaine, tendu comme une lance brisée. Des planches qui formaient le faux-pont, que des éclats épars. Il monta sur le gaillard d'arrière et découvrit l'officier Lebrun cramponné à la barre. Ce dernier se redressa brusquement en entendant les pas du comptable, et ne fut même pas surpris de le voir libre.

— C'est une catastrophe, une catastrophe...

Le capitaine était mort. Une lame de la tempête l'avait emporté en même temps que le mât d'artimon dont on n'avait pu que couper les attaches. De l'équipage, beaucoup avaient été,

comme lui, happés par la mer déchaînée. Le second Borel gisait sur sa couchette, baigné dans le sang d'une balafre énorme au dos. Il avait pris une vergue de plein fouet et s'était ouvert le crâne sur le bastingage. Lebrun doutait qu'il ne se réveille jamais.

Pondichéry n'existait plus que dans les délires de l'inspecteur Hector d'Aligotte. Il restait terré dans sa cabine.

Un gabier, qui avait survécu aux embardées du navire lorsque celui-ci avait perdu le grand-mât en s'accrochant au palan, les informa qu'il n'y avait plus d'eau douce.

Tout avait été emporté par une brèche dans la muraille, et le reste s'était soit écrasé avec la marchandise, soit envolé avec les planches du faux-pont.

La *tempestade seca* portait bien son nom. Être en pleine mer sans eau était pire qu'être en plein désert – car la mer n'en devenait qu'un poison trop tentant.

64

Au soir de la première journée passée sur l'épave, les vivants avaient regroupé les morts et les avaient lâchés par dessus bord. Peu nombreux étaient ceux qui avaient survécus aux lames de la tempête et beaucoup étaient mal en point. L'équipage passa le plus clair de son temps à sauver les vivres qui pouvaient l'être et à sécuriser ce qui restait du *Trinité*.

Julien aida deux marins à localiser la brèche dans la coque. Hélas l'ampleur de celle-ci empêchait toute réparation en bon ordre, aussi durent-ils se contenter d'un bricolage précaire et non hermétique pour ralentir la voie d'eau.

Otto restait dans l'ombre de Julien et l'aidait dans tout ce qu'il entreprenait.

La nuit tombante, Julien discuta avec un marin discret du nom de Pascal Joly qui lui en raconta plus sur les circonstances du naufrage et se révéla un bon compagnon de quart.

Les survivants s'étaient organisés sous l'autorité de Lebrun pour maximiser leurs chances de survie. Exténués par leurs blessures, le manque de sommeil et les travaux qu'ils avaient effectués, aucun des marins n'avait encore abordé la question cruciale qui les liait tous : que faire ?

65

Il ne fallut que peu de temps au manque d'eau pour échauffer les esprits. Ce fut au second jour que la question de leur devenir fut abordée.

Certains, menés par le chirurgien Gilbert Roux, proposaient de monter une voile sur ce qui restait du misaine et de faire cap sur l'archipel du Cap-Vert. D'autres, supportés par Lebrun et le cuisiner Frédéric Delaporte – devenu très agressif depuis qu'il n'avait plus Morain sur le dos – proposaient de faire route vers la côte africaine elle-même, plus proche, au risque d'être récupéré par les anglais de Saint-Louis.

Les discussions durèrent l'après-midi : qu'avaient-ils donc d'autre à faire ? La situation s'envenimait petit à petit sous les yeux de Julien, qui refusait, impuissant, de prendre position.

Il se réfugia à la proue avec Otto, dans le filet du bout-dehors où ils avaient passé tant de temps à contempler la mer lors de leur précédent voyage vers la France.

La nuit tomba et rien ne s'améliora.

Des hommes assoiffés criaient sur le pont.

Et sur le reste du mât aucune voile n'était levée.

66

Au matin du troisième jour, ce qui n'était que parole se transforma en poings levés. Devant leur incapacité à se mettre d'accord, les deux parties observèrent une trêve tendue. Les partisans d'une route vers la côte se regroupèrent dans les quartiers du gaillard de poupe et ceux qui étaient pour une route vers les îles du Cap-Vert se réunirent à la proue.

Profitant du calme, Julien sortit de sa torpeur pour faire la chose la plus sensée qui lui passa par la tête. Se munissant d'une hache, il nettoya le reste du mâât et y fixa un foc encore en état. Le vent était faible mais établi et gonfla la pitoyable voile. Il laissa Otto s'occuper des réglages et se mit à la barre, prenant un cap au hasard sans vraiment y réfléchir.

Le voyant faire, les deux groupes qui s'étaient quelque peu calmés dans l'après-midi recommencèrent à discuter. Mais, une fois encore, rien de constructif en ressortit – et Julien, dégoûté, retourna se cacher à la proue.

67

Ce fut en début de soirée que les marins en vinrent à nouveau aux menaces, après de multiples silences. Lebrun, rendu terriblement violent par le manque d'eau finit par tabasser un gabier du même avis que le médecin. Les deux hommes furent écartés de force par Gilber Roux et Pascal Joly.

Et une fois encore les deux groupes se retranchèrent dans leurs quartiers respectifs.

Julien entendait vaguement les hommes discuter sur le château de proue. Otto et lui avaient été oubliés, s'étant retranchés dans leur repère au-dessus de l'immensité noirâtre de la mer.

Brusquement les hommes se turent. Il n'y eut un instant que les roulements de l'étrave qui s'écrasait lourdement, rendue bancale de part la gîte du navire, due à la voie d'eau qui prenait doucement de l'ampleur. Elle représentait, d'une certaine manière, l'échéance au-delà de laquelle il n'y avait plus aucun espoir possible.

Puis il y eut un cri et la stupeur des hommes.

Lebrun venait de tuer le médecin de bord avec un couteau de cuisine de Delaporte.

68

Et au quatrième jour, un homme qui n'avait donné signe de vie depuis la tempête sortit de sa cabine. Hector d'Aligotte regardait, livide, les restes ravagés du pont. Lebrun s'approcha et lui proposa un dilemme :

— Nous avons mis le cap sur la côte africaine. Soit vous nous suivez, soit je vous mets aux fers !

L'inspecteur resta sans voix un instant puis lança :

— Mais... c'est à moi que devrait revenir le commandement, je suis —

— Ne discutez pas : vous n'étiez qu'un gars de bureau, une sorte de meuble qui servait à ranger des chiffres et à engranger de l'argent. Mais ici et maintenant, vous n'êtes qu'un homme comme nous, autant perdu que nous devant l'immensité.

Lebrun envoya un des marins fouiller la cabine de l'inspecteur et il y trouva une bouteille d'eau qui fut scrupuleusement partagée entre les gens de la bande. Ni Julien, ni d'Aligotte, ni Joly et les marins qui s'étaient rangés du côté du médecin n'en reçurent la moindre goûte. Ils durent continuer à sucer l'humidité des tonneaux fracassés et à boire du rhum, comme ils l'avaient tous fait jusqu'à présent.

69

Comprenant que la situation était critique Joly se rapprocha une fois de plus de Julien. Les voyant se mettre à l'écart, d'Aligotte les suivit, tout comme certains des marins qui avaient dû de force se rallier à la cause de Lebrun après l'assassinat de Gilbert Roux.

— Nous ne pouvons continuer comme ça ! Chuchota Édouard Williams, un français d'origine anglaise.

Ils s'étaient tous cachés à la proue et la quatrième nuit tombait doucement. Posé sur le bout-dehors, Joly faisait le guet.

— Il faut y mettre un terme, acquiesça d'Aligotte d'une voix tremblante. Vous, que préconisez-vous ?

Il s'était tourné vers Julien qui, comme à son habitude, ne démordait pas de son calme. Otto était campé derrière lui comme s'il était son garde. Le jeune homme soupira et regarda le soleil disparaître au large. Le navire n'avancait pas vite et ils avaient perdu un temps crucial en discussions, quoique fusse la destination : le navire se remplissait d'eau. Déjà certaines coursives de bâbord étaient inondées et la gîte augmentait doucement tandis que le navire sombrait par l'arrière.

— Mais dîtes quelque chose bon sang ! S'écria l'inspecteur. Nous n'allons tout de même pas les laisser nous tuer en nous privant des maigres ressources qui restent avant d'atteindre la côte africaine !

Julien se tourna vers les cinq hommes qui attendaient. La côte africaine ? Il pensa à Lisha et cela le rendit fort.

— Non. Mais il faut attendre.

— Attendre, encore ?

— Oui. Ils pensent que nous sommes trop faibles pour agir. Ils sont sûrs de leur supériorité et se figurent que nous les suivons désormais, résignés. Ils ont pris toutes les armes et il y a toujours au moins l'un d'eux à veiller.

Édouard Williams se tourna vers les autres marins, l'air dépité.

— Quoi, c'est tout ?

Julien eut un sourire amer.

— ils sont assoiffés, comme nous. Ne pensez pas qu'ils arriveront avoir l'un d'eux éveillé en permanence, malgré les pommes encore comestibles qui leur restent.

Il leva la tête et fit un signe entendu avec Joly.

— Celui-là les surveillera un bout de la nuit. Ensuite, ce sera chacun de nous. À tour de rôle.

Il leur jeta un regard dur.

—N'oubliez pas : il se peut qu'ils aient exactement la même idée. Ils attendent, comme nous le faisons pour eux, le moment où nous seront tous sans défense.

70

La nuit sembla interminablement longue. Les hommes ne dormaient que d'un seul oeil lorsqu'ils le pouvaient. Il y avait toujours l'un d'eux à regarder la poupe, guettant tout mouvement.

La lune se voila vers minuit. Peu avant l'aube, le gabier maigre qui avait été frappé par Lebrun les réveilla tous sans faire de bruit.

— Delaporte s'est endormi, c'est le moment où jamais...

Le sang de Julien se glaça. Il était le pieds au mur, prêt à faire pour sa survie une chose qu'il aurait jugée amoral quelques semaines plus tôt : blesser, voire tuer.

Ils se mirent d'accord et se lancèrent sur le pont à pas feutrés. Édouard Williams et Pascal Joly entrèrent en premier dans les quartiers arrières, se saisissant des armes qui y avaient été entreposées. Un des barreaux s'étant rallié à leur cause tordit le cou de Delaporte d'un mouvement sec sans que le cuisiner n'ait eu le temps de crier. Son corps fit un bruit sourd lorsqu'il s'affala sur le gaillard. Ils se crispèrent un instant, puis, devant le silence qui semblait s'être à nouveau jeté sur le navire, se remirent en mouvement.

Les marins se saisirent des armes et firent irruption dans le château arrière. Derrière eux, Julien essayait de les calmer – mais la frénésie meurtrière avait pris le dessus.

Les partisans de Lebrun furent massacrés par les quatre marins assoiffés. Julien les regarda faire, impuissant, depuis

l'entrée du château. Il tenait à sa main un poignard dont il refusait obstinément de se servir. D'Aligotte ne participait pas.

Et Julien n'eut, lorsque tout fut fini, qu'un seul regret.

Otto avait été battu à mort par un homme qu'Édouard Williams avait ensuite transpercé d'un coup de sabre.

Mais il n'eut que peu de temps pour le pleurer.

Car Lebrun n'était pas au nombre des morts.

71

L'aube éclaira un pont sanguinolent et des hommes qui avaient peur. Lebrun n'était pas un de ces voyous que l'on surprend : c'était une armoire à glace, couverte de cicatrices dont il ventait les diverses provenances. On disait qu'il avait autrefois été corsaire.

Les survivants sursautaient au moindre bruit, dégainaient leurs lames sans prévenir. Ils avaient découvert aux cuisines un reste d'eau que Julien avait scrupuleusement partagé.

Ils s'étaient tous jetés dessus comme des animaux crevés, comme des carcasses malades.

D'Aligotte était réapparu et, ayant appris que Lebrun n'était pas mort mais que tous ignoraient où il se cachait, il ne quittait plus Joly d'une semelle.

— Pourquoi ne pas le chercher, bon sang ? Suggéra-t-il.

— Nous sommes tous trop fatigués. Il nous aura, si nous ne restons pas groupés.

— Il ne faut pas que cette ordure s'échappe !

Julien avait jeté à l'inspecteur un regard noir.

— Allez le chercher vous-même, si vous y tenez !

72

Le Sénégal semblait de plus en plus hors de portée. Julien contemplait souvent l'horizon, se demandant pourquoi le continent refusait de se lever par-delà la courbure de la terre, et tâchait d'estimer combien de temps encore les loques qu'ils étaient tous devenus tiendraient sous la chaleur.

Il passait son temps à essayer de se convaincre que s'il mourrait là, sur cette épave qui ne tarderait pas à sombrer, il aurait le mérite d'avoir vécu une tragédie digne des plus grandes comédies qu'il avait vues autrefois, dans les théâtres de France.

Cela le fit rire.

Et tandis qu'il riait, une voile blanche se découpa sous le soleil.

73

Le *Récif* vint se mettre sur le flanc des restes du *Trinité*. Les survivants avaient premièrement cru à un mirage, puis s'étaient sentis emplis d'ivresse tandis que le brick s'avavançait, les couleurs françaises battant au vent. Ils crièrent leur joie à s'en arracher les poumons.

— Mon ami ! s'étonna le capitaine Gueguen en apercevant Julien parmi les rescapés. Vous ici ! Un peu plus et vous étiez un homme mort.

On leur tendit à boire, et ils se jetèrent dessus, buvant, vomissant, buvant encore. Lorsqu'ils furent rassasiés, Julien et d'Aligotte se rendirent auprès du capitaine Gueguen et de Hauteseine.

Ils avaient oublié un détail.

Il y avait un meurtrier quelque part dans l'épave.

En vie.

74

Gueguen sonna le branle-bas de combat et donna des ordres secs. Toute la carcasse fut parcourue par des hommes armés sans que Lebrun ne fut retrouvé.

On récupéra ce qui pouvait l'être et Le *Récif* s'écarta de l'épave, reprenant sa route normale vers Gorée. Où que soit l'ancien officier, il n'était plus à bord de ce qui restait du *Trinité*, dont on coula la carcasse.

Se doutant bien que Lebrun était monté sans qu'on s'en aperçoive à bord de son navire, le capitaine Gueguen ordonna la fouille complète du *Récif*.

Julien contemplant les restes du *Trinité* sombrer lorsque l'ancien officier enjamba le bastingage et se jeta sur lui, le projetant à terre. Quelque chose de froid et de tranchant vint glisser contre le bras du jeune homme. Il dégaina le coutelas qu'il portait à la ceinture et le ficha dans la poitrine de Lebrun sans prendre le temps de réfléchir.

Il se dégagea tant bien que mal et se redressa, regardant sans comprendre son bras meurtri.

Puis il leva la tête.

L'équipage le regardait en silence.

Julien d'Allencours, comptable sans histoire, fils d'un comptable sans histoire, avait tué un homme.

CINQUIÈME

PARTIE

75

Le *Récif* arriva à Gorée lors d'une matinée ensoleillée. Comme lors de sa précédente traversée, Julien demanda à faire partie des premiers amenés à terre et partagea ce privilège avec le capitaine et Hector d'Aligotte. L'inspecteur était redevenu lui-même.

Sur la berge les attendait Flavier qui sembla très ravi de revoir le jeune comptable. Le gérant lui proposa de les accompagner au comptoir où ils s'arrangeraient pour lui trouver un logement. Julien déclina poliment l'invitation.

Il brûlait de l'envie d'une seule chose.

Il était devenu clandestin, naufragé, puis meurtrier pour l'accomplir.

76

La gouvernante de la maison de joie lui révéla que Lisha n'était pas revenue sur l'île. Il força le passage et resta trois heures à chercher, en vain, un quelconque indice.

Lorsqu'il eut consommé toute son énergie, il s'écroula, atterré. Gomebo, alerté par la gouvernante, vint le sortir de ses pleurs. L'espagnol semblait bien se porter et amena le jeune homme dans sa grande maison à flanc de colline où il entreprit de le soigner et le força à dormir.

Contrairement à ce qu'il avait espéré Julien se leva sans démordre de son obsession.

— Vous qui connaissez si bien ces contrées et y avez vécu toute votre vie, vous qui êtes si proches des chefs locaux, dites-moi où elle est allée !

— Vous vous faites du mal.

— J'ai risqué ma vie pour la retrouver.

Gomebo regarda le jeune homme et comprit qu'il ne pouvait gagner face à la détermination de son amour, que la seule chose à faire était de le laisser finir le long voyage qu'il avait entamé.

— Elle est retournée dans son village, au nord de la pointe du Cap.

Julien se leva d'un bond.

— N'y allez pas – laissez-là vivre sa vie !

Mais le jeune homme était déjà sorti.

77

Julien se rendit au port où il chercha un guide prêt à le mener au village Lébou du chef local. Il trouva un chasseur venu du continent pour vendre ses peaux et paya tout ce qu'il lui demandait. Ils prirent une barque, contournèrent le fort de l'île et ramèrent jusqu'à la côte. La fine coque vint se nicher dans le sable de la plage et ils la tirèrent au milieu des hautes herbes qui couvraient la pointe du Cap.

Trois jours durant, ils marchèrent et dormirent à la belle étoile, au coin du feu. Le chasseur veillait longuement la nuit tombante et récitait des chansons douces.

Ils ne disaient mot – qu'auraient-ils eu à ce dire ?

— Vous ne devriez pas aller la-bas ! Avait été la seule phrase qu'il avait entendue de la bouche de l'africain, lorsqu'il l'avait payé. Il avait balayé le conseil d'un revers de la main.

Et pendant les trois soirs que dura le voyage Julien se rongea de l'intérieur, en proie à toutes les peurs.

Il gardait, caché dans les plis de sa tunique, la lettre de Mathieu Brauld. La précipitation lui avait fait perdre le sens du devoir : il avait oublié de la remettre.

78

— C'est derrière cette colline ?

Le chasseur acquiesça.

Ils gravirent la faible pente et découvrirent un village de maisons de terre et de paille. Des enfants riaient et des gens vaquaient à leurs occupations. Julien fut touché par le bonheur de ces gens vivant dans une simplicité qu'il n'aurait pu imaginée et se demanda si c'était vraiment là que résidait la princesse qu'il avait connue. Il s'avança, laissant son guide en retrait.

L'apercevant, des hommes l'entourèrent et le forcèrent à s'agenouiller. Un blanc n'avait rien à faire dans le village sans y être invité. On lui demanda son nom.

— Je voudrais voir Lisha.

Les villageois discutèrent un moment puis amenèrent Julien sur la place du village, où on l'attacha pendant plusieurs heures.

Puis une jeune femme s'avança d'entre les maisons de terre et s'arrêta à quelques pas de lui. Elle avait un visage beau et fin, portait un collier serti d'or.

Ils se contemplèrent longuement.

Elle ne semblait pas le reconnaître – avait-il tant changé ? Elle ne portait pas le pendentif qu'il lui avait offert.

Un homme s'approcha de la jeune femme. Ils échangèrent quelques paroles, puis l'africain se mit à parler français.

— Ma femme me demande de vous rendre la liberté. C'est ma femme, et je respecte sa volonté. Vous pouvez dormir ici une unique nuit. Demain, à l'aube, vous devrez être parti.

79

On leur avait prêté une cabane un peu à l'écart, et ils avaient été gardés lors de chacun de leurs déplacements. Lisha n'était pas réapparue et Julien voulu la chercher, en vain.

Il ne ressentait plus rien, si ce n'est le vide au creux de son ventre, ce vide que les années de solitude lui avait forgé et qu'il n'arrivait plus à combler.

Se levant peu avant l'aube, il décida de laisser le chasseur dormir et partit sans lui. Au moment de mettre ses bottes il découvrit quelque chose de brillant au fond de l'une d'elles.

C'était un pendentif.

80

Au moment de franchir la colline, Julien s'arrêta. Il hésita à se retourner, mais n'en fit rien.

Il reprit sa marche en direction de Gorée.

81

Il voyagea trois jours, prit la barque du chasseur et se rendit sur l'île.

Au fond de la taverne du port il découvrit quatre marins qui vidaient leur tristesse avec une chope de bière. Ils étaient les rescapés de la tempête qui s'était déchaînée au large de l'archipel du Cap Vert et n'avaient pas choisi d'être là.

Ils se concertèrent et se mirent d'accord : ils n'avaient plus rien à attendre de la Compagnie, cette compagnie pour laquelle certains des leurs étaient morts.

Julien se rendit à une petite maison bancale et y découvrit une femme, deux filles et un garçon. Il leur tendit la lettre de Mathieu Brauld. Puis il comprit qu'ils ne savaient pas lire.

Il reprit donc la lettre, la lut à haute voix, et s'en alla sans un mot.

Le soir venu, cinq hommes montèrent à bord du *Récif*, jetèrent le vigile par dessus bord et mirent sans un bruit le cap sur les Caraïbes. Ils avaient en cale assez de vivres pour trois mois de voyage et dans leurs cœurs le sentiment d'être libre.

Julien prit la barre.

En entendant les vagues qui s'écrasaient contre l'étrave, le claquement des drisses et le râle de la mâture, il ne put

s'empêcher de sourire à la lune.

Il avait largué toutes les amarres.

Pour toujours.

Il y a la mer, la terre, et l'amour de l'homme...

